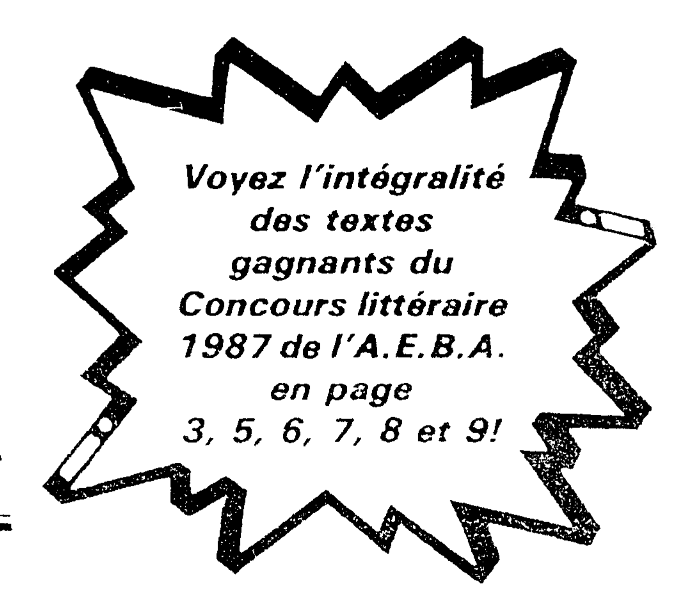
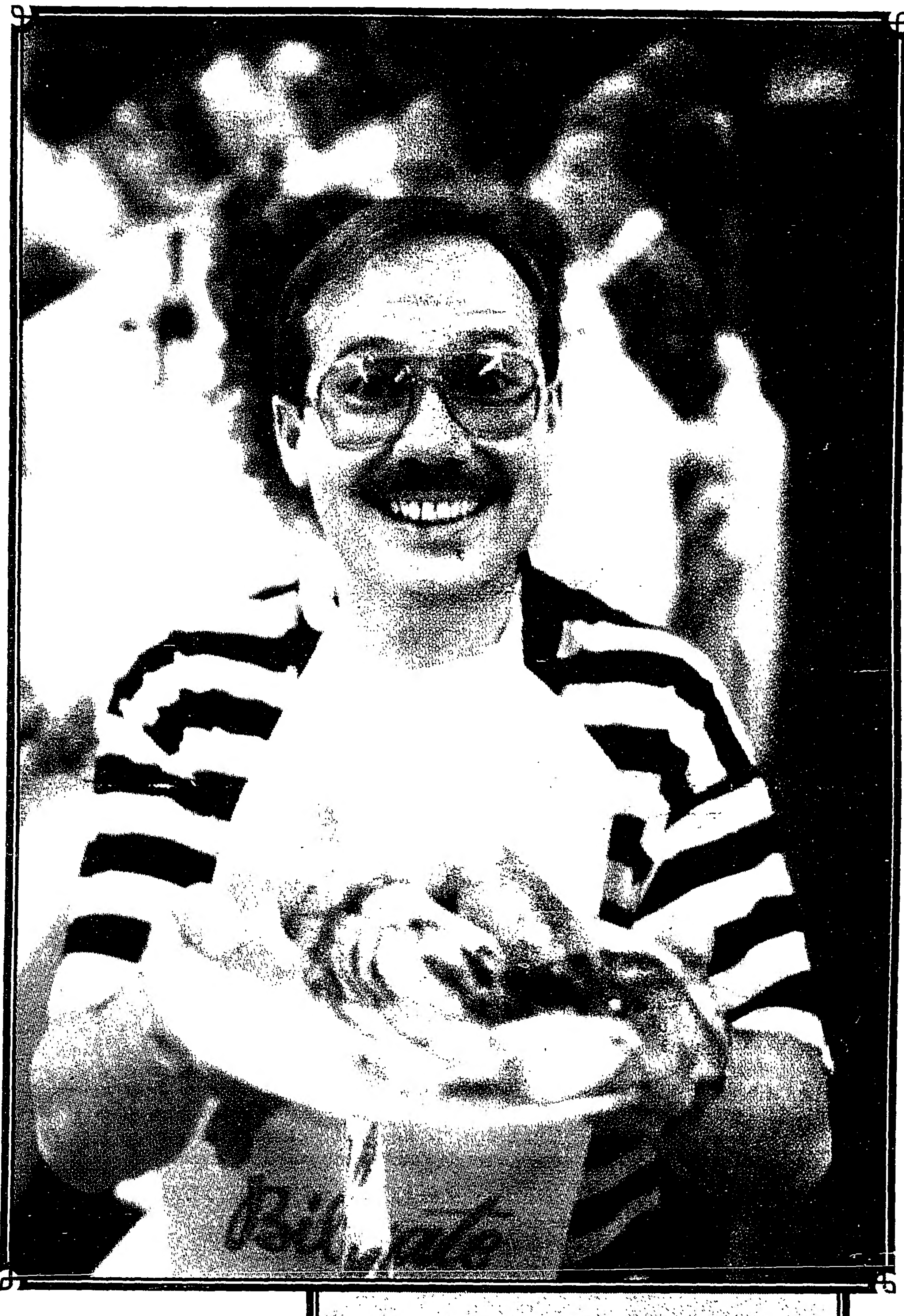
LE FRANCO

Le seul journal de langue française de l'Alberta. Depuis 1928

Vol. 21 No. 25 Edmonton, le vendredi 19 juin 1987 16 pages 0.50





J'EN PRENDS TROIS CAISSES!

L'ancien directeur du Franco Paul Denis semble avoir bien apprécié le souper au homard organisé à Edmonton samedi dernier par la Société des Acadiens et Acadiennes de l'Alberta (SAA). Plus de détails en page 10.



Voyez d'ailleurs à cet effet la recette toute appropriée de Benoit pour l'occasion en page 8!

L'AEBA dévoile les gagnants de son concours littéraire 1987



Suzanne Tharin du Western Can. H.S. à Calgary



Annik Charbonneau de l'école J.H. Picard d'Edmonton



Monique Meunier de l'école Notre-Dame Jr/Sr H. de Bonnyville

L'Association des Educateurs bilingues de l'Alberta est heureuse de présenter les gagnants de son 15e Concours littéraire.

Nos félicitations vont d'abord au gagnant de chacune des seize catégories, et à ceux qui se sont mérité une mention. Félicitations aussi aux professeurs! Les travaux qui ont remporté un prix sont publiés dans cette édition du Franco.

La participation au concours cette année nous est parvenue de 21 écoles. Le nombre de copies expédiées au Comité est beaucoup moins élevé que par le passé: il semble qu'un bon nombre de copies continuent d'être «éliminées» au niveau de l'école, à l'encontre du règlement #2.5.5 du Concours. Les organisateurs du Concours et les membres du jury déplorent cette pratique: il y a risque, en effet, qu'un jugement quelque peu hatif d'un professeur débordé puisse priver un élève d'une reconnaissance qui lui serait due.

Cette année, nous avons voulu souligner le 60e anniversaire de l'A.C.F.A. en invitant les jeunes à nous parler de l'apport des Canadiens-français à la vie de notre province. L'A.C.F.A., pour sa part, a contribué avec le montant de la bourse de $500. Le Comité du Concours tient à remercier l'A.C.F.A. de cette contribution.

A titre de gagnante de cette bourse offerte --pour la 7e fois-- à l'élève de la 12e année qui a soumis le travail jugé de la plus haute qualité littéraire, les membres du jury ont choisi Suzanne Tharin, du Western Canada High School de Calgary. Toutes nos félicitations, Suzanne!

Pour une troisième année, le FRANCO-ALBERTAIN offre deux bourses de $150 chacune aux participants du niveau secondaire 2e cycle (10e à 12e année) qui se sont classés en tête de la 10e et de la 11e année respectivement. Les gagnantes de ces bourses sont Monique Meunier, de l'Ecole N.D. Jr./Sr. High de Bonnyville, pour la 10e



Voir GAGNANTS en page 12

ENTREVUE AVEC Me MICHEL BASTARACHE



Me Michel Bastarache

YVES LAVERTU

EDMONTON - Selon le constitutionnaliste Michel Bastarache, un glissement important s'est opéré en défaveur des francophones hors Québec entre la rédaction de la première version et le texte final de l'accord du Lac Meech du 3 juin dernier.

Alors que l'entente initiale identifiait la dualité linguistique au pays à des communautés précises, l'accord final fait mention maintenant d'individus «parlant» l'une ou l'autre des deux langues officielles.

Ceci fait dire au constitutionnaliste d'Ottawa qu'on a dilué la notion de dualité linguistique en lui enlevant toute référence socio-culturelle particulière.

Le professeur de droit à l'université d'Ottawa estime en effet que le texte préliminaire du Lac Meech aurait été plus favorable aux francophones hors Québec du fait que la Cour Suprême aurait pu interpréter cette disposition juridique en fonction de communautés ou de collectivités précises.

Par ailleurs, Me Bastarache croit que le texte final du 3 juin consacre et favorise l'inertie des gouvernements provinciaux en ce qui a trait à leur allergie à légiférer sur les droits des francophones hors Québec.

Bref, pour l'expert constitutionnel, il ne fait aucun doute que la «caractéristique fondamentale du pays», la dualité linguistique a été vidée de son contenu dans ce texte.

Selon ce dernier, les onze premiers ministres canadiens ont volontairement dilué la notion de dualité linguistique pour ne pas faire ombrage au principe de la société distincte pour le Québec et à la question du multiculturalisme chère à plusieurs provinces anglophones.

De passage récemment en Alberta pour rencontrer des parents francophones, le constitutionnaliste d'Ottawa a abordé en entrevue avec Le Franco quelques sujets d'actualité chaude pour la francophonie hors Québec.

Ainsi, Michel Bastarache croit que les audiences du comité Piquette sur le français à la législature ont évacué selon lui la question de fond. L'avocat d'Ottawa, à qui on a refusé le droit de comparaître devant ce comité, se dit tout d'abord d'accord avec la majorité des experts qui ont défilé devant le comité quant à la validité encore actuelle de l'article 110 de la loi des Territoires du Nord-Ouest de 1891. Cette disposition juridique reconnait le bilinguisme pour les législatures des territoires dont faisait auparavant partie l'Alberta.

Cependant, Me Bastarache croit que la question suivante doit être non de savoir si cet article peut être amendé ou non aujourd'hui par la législature albertaine mais bien plutôt si cette clause est une disposition constitutionnelle.

Si c'était le cas, le gouvernement albertain serait, selon lui, dans l'obligation de traduire ses lois à moins d'un amendement provenant cette fois-ci du Parlement fédéral.

Enfin, en ce qui concerne les dossiers des divers parents franco-albertains frustrés de voir leurs droits scolaires déniés par le gouvernement provincial, Me Bastarache est optimiste.

Selon ce dernier, dans les deux cas sur lesquels il s'est le plus penché, soit ceux des parents de Calgary et de St-Paul, ces dossiers auraient de grandes chances de succès s'ils prenaient la route de poursuites judiciaires. «Il appartient cependant aux parents de prendre la décision» conclut Me Bastarache.

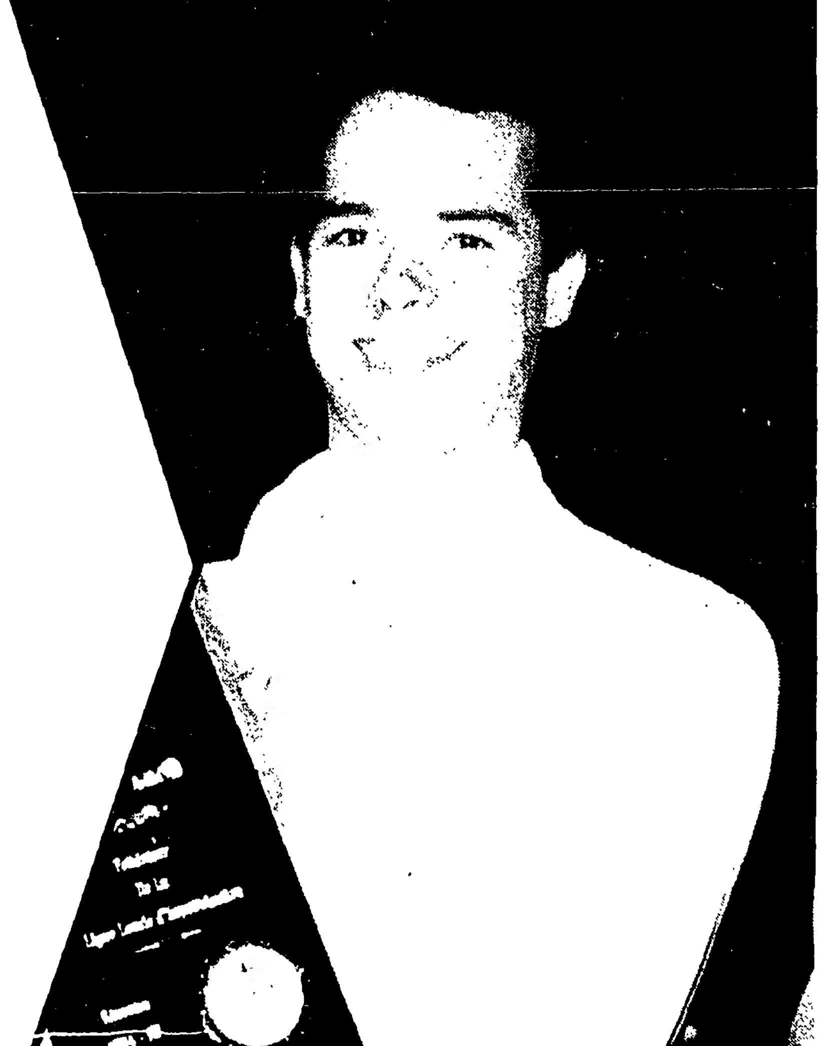
YVES CARON À L'ACFA PROVINCIALE

Le fondateur de la Ligue Locale d'Improvisation d'Edmonton (L.L.I.E.) vient d'être nommé responsable du dossier culturel et des communications à l'ACFA provinciale. Yves Caron occupera dorénavant le poste d'adjoint au directeur du développement communautaire et directeur du développement culturel et du dossier des communications.

Yves Caron, natif du Québec mais résidant en Alberta depuis 5 ans possède déjà à 32 ans une bonne expérience théâtrale grâce à sa participation entre autres au Théâtre de la Boîte à Popicos. Depuis quelque temps, il avait par ailleurs fondé sa propre compagnie artistique, le Théâtre du Coyotte.

Il remplace Marthe Desrosiers, ancienne directrice de la défunte Commission culturelle.

Ce dernier entend axer son mandat sur un rapprochement avec la «base artistique» franco-albertaine.



CONCOURS LITTÉRAIRE DE L'A.E.B.A. 1987

VIVRE EN FRANÇAIS

J'aime parler français parce que mes amis parlent français. Je parle français à ma maman et mon frère. J'essaie de montrer des mots à mon papa qui parle seulement en anglais.

Composition - 1ère année
Bryant Gear
École Routhier, Falher

COMMENT VIVRE EN FRANÇAIS EN ALBERTA

Pourquoi je connais le français? C'est parce que Dieu m'a créé comme ça. C'est avec mes parents que j'ai appris le français. Je regarde la T.V. sur le canal douze. Je fais du patinage. Les annonces, à l'école sont en français parce que notre directeur aime sa langue. Je lis beaucoup de livres français à la maison, aussi à l'école. Au gymnase on court cinq fois, c'est fatiguant. J'ai beaucoup d'amis. J'aime ma soeur. Aimes-tu l'école? Aimes-tu ta soeur ou ton frère? Moi j'ai 52 étoiles. Il y a des spectacles français à l'école. Notre école s'appelle Maurice Lavallée. Je trouve que le français, c'est magnifique!

Composition 2ème année
Chantel Neiberling
École Maurice Lavallée (Edmonton)

VIVRE EN FRANÇAIS EN ALBERTA

J'aime vivre en français parce qu'on apprend des choses.

Je suis en troisième année dans une classe d'immersion. J'ai participé dans un concours d'art oratoire. J'ai vu une pièce qui s'appelle Scanarelle Scanarelle. J'ai fait le concours de religion. On a eu des chanteurs à l'école. Ils s'appellent Bill Russell et Jacques Chauvin. Ils chantent très bien. Des fois je regarde le canal 11 à la télévision. Je reçois le journal Le Franco. Ma famille est allée à la Cabane à Sucre. C'était bon. Tous les dimanches on va à l'église et des fois on célèbre la fête de Jésus et la résurrection. Les célébrations sont en français et en anglais. Je suis allée au concert de Noël et c'était très bien. On a chanté des chants en français. Quand je grandirai je veux aller à la Faculté St-Jean.

J'aime vivre en français parce que c'est important.

Composition 3ème année
Lee-Ann Forcade
École de Legal

Concours littéraire de l'A.E.B.A. 1987
Liste des gagnants et de leur professeur

Composition			
1ère année	Prix	BRYANT BEAR, École Routhier (Falher)	Eveline Nicolet
	Mention	RICHARD D'AUTEUIL, École Routhier (Falher)	Eveline Nicolet
2ème année		CHANTEL NEIBERLING, Ec. M. Lavallée (Edmonton)	Denise Bertrand
		DAVE DRAPEAU, École Routhier (Falher)	Julie Couture
3ème année	Prix	LEE-ANN FORCADE, École de Legal	G. Champagne
	Mention	CHRISTINE MAHÉ, École M. Lavallée (Edmonton)	Doris Dupuis
4ème année	Prix	FIONA STEVENSON, École Grandin (Edmonton)	Germaine Rappel
	Mention	PIERRE TARDIF, École M. Lavallée (Edmonton)	Louise Amyotte
5ème année	Prix	ELISE DENIS, École M. Lavallée (Edmonton)	Diane Noël
	Mention	KRISTINE NICHOLS, École Ste-Croix (Edmonton)	Sylvia Courteau
6ème année	Prix	CHANTALE DOUCETTE, École de Girouxville	Denise D'Auteuil
	Mention	KIMBERLEY ST-ANDRÉ, École de Girouxville	Denise D'Auteuil
Poésie			
4e-5e-6e années	Prix	CHRISTIANE MOQUIN, École N.-D. (B'ville)	Marie-Louise Lacourse
	Mention	- - - -	
Conte/Nouvelle/Fable			
7ème année	Prix	MIREILLE BROSSEAU, École N.-D. Jr/Sr H. (B'ville)	P. Plume
	Mention	RENÉE GARTNER, École M. Lavallée (Edmonton)	P. Eddie
8ème année	Prix	MIREILLE ALLAIRE, École M. Lavallée (Edmonton)	Paul Pelchat
	Mention	JOELLE ROY, École M. Lavallée (Edmonton)	Paul Pelchat
9ème année	Prix	MONA ROY, École N.-D. Jr/Sr H. (B'ville)	Gérard Lavigne
	Mention	IRÈNE JUBINVILLE, École N.-D. Jr/Sr H. (B'ville)	Gérard Lavigne
Poésie			
7e-8e-9e	Prix	MIREILLE ROUSSEAU, École J.H. Picard (Edmonton)	S. Foisy Moquin
	Mention	- - - -	
Conte/Nouvelle/Fable			
10ème année	Prix	MONIQUE MEUNIER, École N.-D. Jr/Sr H. (B'ville)	Chantal Grégoire
	Mention	DOMINIC LAJOIE, École N.-D. Jr/Sr H. (B'ville)	Chantal Grégoire
11ème année	Prix	ANNIK CHARBONNEAU, École J.H. Picard (Edm.)	Lorraine Gallant
	Mention	CHARLES ST-ANDRÉ, École G.P. Vanier (Donnelly)	S. Catherine Côté
12ème année	Prix	BARBARA VON TIGERSTROM, Harry Ainlay C.H.S. (Edmonton)	Peter Dyck
	Mention	FRANCE LAURIN, École Routhier (Falher)	Yolande Labbé
10e-12e années	Prix	KAREN MOORE, Western Canada H.S. (Calgary)	Christiane Abdel-Kader
	Mention	RACHELLE HURTUBISE, École Régionale (St-Paul)	Adélard Poirier
Dissertation/Discours			
12e année	Prix	SUZANNE THARIN, Western Can. H.S. (Calgary)	Christiane Abdel-Kader
	Mention	RACHEL IWAASA, Western Canada H.S. (Calgary)	Christiane Abdel-Kader

Bourse 7 à 9 ans (50$): pas de candidat
Bourse du FRANCO 10ème (150$) MONIQUE MEUNIER, École Notre-Dame Jr/Sr H. (Bonnyville)
Bourse du Franco 11ème (150$) ANNIK CHARBONNEAU, École J.H. Picard (Edmonton)
Bourse de 12ème année (500$) SUZANNE THARIN, Western Canada High School (Calgary)

LES FRANCOPHONES DE L'ALBERTA

Il y a longtemps des immigrants francophones qui venaient spécialement de la France et du Québec se dirigeaient vers l'Ouest pour trouver du travail. Le gouvernement, parce qu'il voulait encourager les Blancs à coloniser l'Ouest, vendait les terres de 160 acres pour seulement 10,00$! Comme ces terres étaient très bonnes à cultiver le Canada est devenu plus riche qu'avant. La plupart des colons arrivaient par le chemin de fer qui avait été construit pour eux. Des anglais sont venus quelques années plus tard des pays comme l'Irlande, l'Angleterre et l'Allemagne. Certaines personnes sont venues à cause des problèmes religieux qu'elles avaient dans leur pays et parce qu'au Canada la vie était plus facile. En 1905 lorsque l'Alberta est devenue une province, beaucoup de Francophones y vivaient déjà. On a donné ce nom à la province en souvenir de la princesse Louise Caroline Alberta de l'Angleterre.

Quand les pionniers sont arrivés sur leurs terres, ils vivaient dans des tentes pendant que leurs pères construisaient leurs maisons. Quelques maisons étaient faites en rondins, mais certaines étaient fabriquées en tourbe parce qu'il n'y avait pas beaucoup d'arbres en Alberta à ce temps. Pour la nourriture, toute la famille allait chasser dans la fôret ou pêcher du poisson dans le ruisseau le plus proche. Les francophones sont venus dans l'Ouest et ont fondé des communautés comme Saint-Albert, Legal et Morinville. Beaucoup de francophones venaient avec leur famille ou par groupes pour développer une vaste région. Parce qu'ils ne savaient pas l'anglais on était des fois porté à s'en méfier. La population est devenue à plus de 100 000 habitants lorsque le premier ministre, Sir Wilfrid Laurier a déclaré l'Alberta une nouvelle province. Tous les francophones étaient très contents. Les pionniers célébraient les fêtes, comme par exemple Noël, presque de la même manière qu'aujourd'hui. Quelques années plus tard, ils construisaient des églises et des écoles pour que leurs enfants puissent apprendre l'anglais. Mais, la vie n'était pas toujours facile, il y avait toutes sortes de problèmes. Les punaises, qui pouvaient entrer dans les maisons par des fentes entre les rondins de bois, le feu et le froid. Mais, quelques pionniers avaient des poêles à bois pour réchauffer les maisons. Quand les pionniers étaient malades ils utilisaient les herbes sauvages qui pouvaient aider toute sorte de maladies. Les pionniers s'entraidaient tout le temps mais, des fois quand une famille vivait trop loin d'une autre, c'était difficile de vivre. L'isolement était souvent plus dur que le froid ou le manque d'argent.

On remercie nos ancêtres et tous les pionniers francophones de l'Alberta. On est très fiers des pionniers qui ont fait de l'Alberta un si beau pays. On les félicite et on admire le courage qu'ils nous ont démontré en face de tout leurs problèmes et une vie très difficile.

Composition 4ème année
Fiona Stevenson
École Grandin (Edmonton)

ÊTRE FRANCOPHONE

Pour moi, être francophone c'est de participer à une communauté composée de mes semblables qui partagent avec moi non seulement la même langue mais aussi la même culture. C'est aussi se sentir libre de parler en français à l'école ou n'importe où.

Être francophone ce n'est pas seulement être né de parents francophones mais c'est aussi se sentir confortable et même fière de l'être.

Je me sens vraiment francophone quand je participe avec ma famille, à des activités organisées par la communauté francophone telles que la cabane à sucre.

Je me sens très heureuse et fière de mon héritage francophone lors des rencontres de famille, particulièrement à Noël. Comme il est bon de visiter et de s'amuser en français avec toute ma famille.

Aujourd'hui mes parents m'envoient à l'école française Maurice Lavallée pour mieux m'apprendre le français.

Dans le futur, j'espère envoyer mes enfants à une école française pour transmettre la culture et la langue française à mes descendants.

Composition 5ème année
Élise Denis
École Maurice Lavallé (Edmonton)

UN REGARD EN ARRIÈRE

Quand les gens de l'est des États-Unis ont entendu qu'il y avait de la terre belle et riche en Alberta, ils ont déménagé leur famille tout de suite, d'autres le père est venu avant.

Quand ils sont arrivés, s'ils avaient eu assez d'argent plusieurs seraient retournés aussi vite. Il y avait des arbres partout. Il a fallu couper des arbres pour se bâtir des maisons, pour se faire des jardins et des champs. Ensuite il fallait semer la terre avec du grain.

Quand les gens ont entendu des missionnaires dire qu'il y avait de la terre riche, les colons pensaient que les maisons étaient bâties et qu'il y avait de l'or dans la terre. Tu peux t'imaginer qu'ils étaient un peu déçus.

Quand les maisons étaient bâties, les femmes et les enfants venaient rejoindre le père. Mais il y avait un autre problème. Il n'y avait pas d'école pour les enfants.

Le 8 juillet 1920, Monsieur Émile Grouard, O.M.I., évêque d'Athabaska, rend visite aux mères de Sainte-Croix de Montréal. Son objectif était d'obtenir des soeurs pour une paroisse de son vicariat.

En 1915 une école s'ouvre à Falher. Tu peux t'imaginer que les enfants étaient contents, les enfants pouvaient voir leurs parents. Pour ceux un peu plus éloignés, ils voyaient leurs parents en fin de semaine. Les parents les ramenaient au couvent après la messe le dimanche matin.

Après une couple d'année, les religieuses ont ouvert une école dans tous les villages et les enfants ont pu rester à la maison.

Aujourd'hui nous sommes chanceux d'avoir des belles maisons, des bonnes écoles et de la bonne terre riche. Nous avons tout ça aujourd'hui, parce que nos ancêtres ont travaillé très fort.

Composition 6ème année
Chantale Doucette
École de Girouxville

NOS TRADITIONS

Ça fait combien d'années déjà
Que nous parlons français en Alberta?
Nous y avons introduit nos traditions
Et bien sûr toutes nos chansons.

Nous avons commencé la messe de

Suite en page 5

FRANCOPINION



L'ARROGANCE DE DON GETTY

LE premier ministre de l'Alberta, Don Getty, ne trouve aucunement anormal que ses ministres se baladent en première classe et qu'ils aient des comptes de voyage exhorbitants. Il a expliqué à la Législature la semaine dernière que ce n'est pas drôle pour un ministre de devoir voyager fréquemment et d'être souvent éloigné de sa famille.

C'est comme si les politiciens ne savaient pas, en entrant en politique, qu'ils seront appelés à se déplacer et à s'éloigner fréquemment de leur famille. C'est un choix qu'ils ont fait et qui ne leur a été imposé par personne! Et aucun député n'est obligé, à ce que l'on sache, d'accepter un poste de ministre. S'il l'accepte, il devrait du même coup en accepter le style de vie avec le même empressement qu'il accepte l'augmentation de salaire.

Et c'est ainsi que Don Getty a donné une absolution générale à tous ses ministres et notamment au ministre des Affaires fédérales et intergouvernementales, Jim Horsman, qui a dépensé environ 230 000$ en voyages en 1984-85. Les restrictions, ce n'est pas pour eux autres.

M. Getty qui succombe facilement à l'émotion devant le dévouement de ses ministres devrait essayer de suivre un médecin qui commence souvent ses journées à 6h du matin pour les terminer tard en soirée: et pourtant, le gouvernement songe à limiter leurs revenus.

M. Getty devrait ses présenter devant une salle de classe et voir si c'est si facile que ça enseigner sept périodes de suite à des classes qui atteignent parfois les 30 élèves. Et pourtant le secteur de l'éducation est aussi sujet à d'importantes restrictions.

M. Getty devrait aller s'asseoir dans les salles d'admission des hôpitaux et voir les lignes de malades qui attendent. Plusieurs d'entre eux ont d'ailleurs attendu pendant des semaines avant même de pouvoir se présenter à l'hôpital. Et pourtant le secteur des soins de santé est également sujet à des restrictions.

Et l'on pourrait parler encore des services d'aide à la planification des naissances qui ne feront plus partie des frais couverts par Medicare non plus que les examens de la vue. Pensons encore aux services aux nécessiteux qui viennent aussi de subir d'importantes coupures.

Tout le monde ne peut qu'admirer un gouvernement qui pratique des politiques d'économie et qui cherche à réduire le déficit de la province. Mais la population ne peut aussi que s'indigner quand ce même gouvernement se sert de l'autorité dont elle l'a elle-même investi pour couper impitoyablement dans les services essentiels de l'éducation et de la santé, par exemple, pendant que les ministres semblent avoir toute latitude de voyager à leur guise et en première classe, par-dessus le marché.

Quand Nick Taylor a soulevé cette question en Chambre la semaine dernière, il aurait eu droit à une réponse intelligente. Don Getty a préféré l'arrogance. Et cette arrogance a éclaboussé toute la population qui, elle aussi, aurait eu droit à une réponse intelligente.

LA VICTOIRE DE MADAME THATCHER

En se faisant réélire pour un troisième mandat la semaine dernière, Madame Margaret Thatcher a surpris le monde entier. On n'avait pas vu ça depuis plus d'un siècle.

Pourtant on dit que les Anglais n'aiment pas Madame Thatcher.

Mais ils la respectent. Ils la respectent parce qu'elle sait ce qu'elle fait, elle sait où elle va et elle dirige le pays avec fermeté. Cela s'appelle du leadership.

Les gens aiment ceux et celles qui ont du leadership parce que c'est drôlement sécurisant.

Il y a de quoi faire réfléchir bien des politiciens canadiens...

G.L.

L'AVENIR DE RIVIÈRE-LA-PAIX

FALHER - La journée du 6 juin restera marquée à jamais dans la mémoire de ceux présents, comme ayant été une journée de compréhension et vision du futur. Compréhension en ce sens que bien des gens ont compris ce qui leur arrivait, et vision du futur, car ils ont donné des solutions pour que Rivière-la-Paix s'épanouisse dans l'harmonie.

Voici les grandes recommandations qui ont ressorti de la journée.

La jeunesse: Cet atelier, fut dirigé par le président de la F.J.A., M. Pierre Bergeron. Il est ressorti des discussions que:

- Les jeunes doivent retrouver une fierté perdue. Pour ce faire, il leur faut des modèles.
- Il leur faut une école francophone
- Il leur faut d'autres services que l'éducation
- Il leur faut trouver une identité.

Développement communautaire et économique: Dirigé par Raymond Lanteigne.

- Il faut promouvoir le fait français dans la région, par les différents organismes déjà en place.
- Il faut mettre sur pied une association touristique régionale francophone, pour promouvoir la région, et coordonner tout le travail de promotion qui se fera.

Education: Dirigé par M. Yvon Mahé.

- Établir un réseau de jardinières
- Établir un réseau de garderies francophones
- Continuer la sensibilisation auprès des jeunes, des adultes et grands-parents
- Développer un projet de promotion et de diffusion de produits culturels dans les foyers.
  Obtenir l'école francophone pour septembre 1988.

Culture: Dirigé par Mme Gertrude Girard.

- Développer un réseau de fermes d'accueil (vacances sur ferme)
- Développer un centre touristique avec des produits locaux
- Développer une tournée touristique
- Encourager nos talents locaux
- Ouvrir une école francophone.

Nos paroisses: Dirigé par M. Denis Tardif

- Encourager les francophones à demander plus de services en français
- Former un comité régional pour savoir quels sont les besoins de la population.

La femme d'aujourd'hui: Dirigé par Mme Colette Paré

- Encourager la femme à prendre soin d'elle
- Création de regroupements de femmes qui travaillent au niveau de la condition de la femme.

Ce sont là en substance les principales recommandations, qui ont ressorti de cette journée du 6 juin 1987.

Qu'arrivera-t-il de ces recommandations, c'est ce que j'ai demandé à l'agent de développement de la régionale de Rivière-la-Paix, M. Alain Tremblay:

«Eh bien, nous allons prendre le temps de digérer toutes ces recommandations, elles seront toutes étudiées individuellement, et à partir de septembre, nous essayerons de les appliquer du mieux que nous pourrons.

Une chose est certaine, elles nous serviront sûrement lors de notre prochaine programmation.»

Donc à la suite de cette journée de réflexion, quelque chose est certain, ce n'est pas l'ouvrage qui va manquer lors des prochains mois à Rivière-la-Paix.

ANNIE BEZEAU



Journal hebdomadaire publié le vendredi au service des francophones de l'Alberta depuis 1928. Les membres de l'Association canadienne-française de l'Alberta sont automatiquement abonnés au journal en payant leur cotisation à l'ACFA.

Directeur-rédacteur intérim: Yves Lavertu
Éditorialiste: Guy Lacombe
Administration: Sylvie Grégoire
Photo-composition: Gaëtane C. Grenier
Graphisme & montage: Michel Raymond

Toute correspondance doit être adressée à:
Le Journal Franco-Albertain Ltée
#201, 10008 - 109 rue
Edmonton (Alberta) T5J 1M4
Tél.: (403) 423-5672
L'abonnement annuel coûte:
1 ans: 15$ 2 ans: 25$
Enregistré comme courrier de 2e classe #1881

CONCOURS LITTÉRAIRE DE L'A.E.B.A. 1987

minuit
Et bien d'autres nous ont suivis
Quand nous sortons au bout d'une heure
Nous sommes dans la joie et de bonne humeur.

Le soir de Noël dans nos maisons
Nous aimons bien réveillonner,
Parler, danser et chanter
C'est comme ça que nous fêtons.

Que deviendrait l'Alberta sans nous?
Qui prendrait notre place dans l'avenir
Pour donner aux gens un beau sourire?
C'est pourquoi on devrait se dire: «Y'en a pas comme nous
Pour faire de l'Alberta
Une belle province du Canada».

Poésie 4e-5e-6e années
Christiane Moquin
École élémentaire Notre-Dame (Bonnyville)

LE PREMIER BROSSEAU ARRIVÉ EN ALBERTA

L'étude généalogique de la famille Brosseau date de 1668 quand les Brosseau sont arrivés au Canada de la France. La première génération, Denis Brosseau est parti de St-Sébastien-sur-Loire, près de Nantes (France), pour s'établir à Laprairie (Québec).

Sept générations plus tard en 1843, Edmond Hector Brosseau, mon ancêtre, naquit à Laprairie (Québec). À l'âge de deux ans, son père Antoine déménagea sa famille aux États-Unis. Edmond demeura avec ses parents jusqu'à l'âge de 21 ans, quand il s'engagea comme volontaire dans l'Armée américiane où il devint éclaireur en même temps que «Buffalo Bill».

Après sa décharge honorable de lArmée, Edmond prit un bâteau à New York, traversa l'Isthme du Panama par train et voyagea jusqu'en Californie. Il était attiré par les mines d'or. N'étant pas chanceux, il décida d'aller visiter son père et sa tante qui était déménagée à Quesnel (Colombie-Britannique). Il essaya encore sa chance dans les mines d'or du Caribou, mais sans trop de succès.

Aventurier qu'il était, en 1872, il entreprit le voyage le plus long, le plus pénible, le plus dangereux de sa vie - de Quesnel à Goodfish Lake (Alberta). Son voyage l'amena à Miette Hot Springs, à travers le Monkman Pass, près des Rivières de la Paix et d'Athabasca et Lac des Esclaves. Ayant traversé plusieurs rapides et chutes d'eau, il arriva à Goodfish Lake les bottes en lambeaux. Un Indien lui donna une nouvelle paire de mocassins pour quelques pièces d'or. Plus tard un missionnaire protestant, Henry Bird Uteinhauer, lui apprit que le Père Lacombe était arrivé du Québec avec un groupe de colons pour prendre des homesteads à St-Albert. Continuant son chemin, toujours en cherchant de l'or, il arriva à St-Albert en 1876 où il décida de s'établir comme fermier. Cette même année, il maria Julie L'Hirondelle qui était Indienne. Ils eurent neuf enfants, dont Edmond Jr. (1878). Il était mon grand-grand-père.

Edmond n'avait jamais été éduqué, mais il avait un sens des affaires. Avec l'aide d'un tuteur, il prit un cours de commerce, puis il acheta son premier magasin à St-Vital avenue. En 1900, il vendit ce magasin et acheta un autre magasin à Edmonton avec un M. Gariepy. Cette association dura deux ans.

L'esprit aventureux d'Edmond Brosseau se réveilla encore une fois. Edmond décida de retourner à sa vie d'aventurier. Il choisit un endroit sur la rivière Saskatchewan du Nord à 100 milles nord-est d'Edmonton. Le printemps 1902, lui et trois de ses garçons bâtirent une maison, une étable, des abris pour les animaux et un magasin. En 1905, quand l'Alberta devint une province le village de Brosseau fut renommé Brosseau-Duvernay avec la venue du chemin de fer. Edmond accepta le rôle de premier agent de poste. En 1906, le village fut arpenté et le magasin devint une place d'arrêt pour le fret de Vegreville à St-Paul et Cold Lake.

Lors d'une visite à St-Paul-Mineapolis aux États-Unis en 1917, il tomba malade et mourut. Il fut enterré à Brosseau dans le cimetière qu'il avait donné à la paroisse. Le grand aventurier avait finalement trouvé l'or qu'il cherchait toute sa vie dans son travail quotidien.

Bibliographie: Nom du livre: *Our Crossing (A History of the Brosseau, Duvernay area)*
Publié par: *Co-op Press Ltd.*
Année de publication: *1980*

Composition 7ème année
Mireille Brosseau
École Notre-Dame Jr/Sr High (Bonnyville)

M. ROGER MOTUT

La francophonie existe parce que plusieurs personnes ont travaillé fort pour la garder vivante. Parmi celles-ci, il y a le professeur Roger Motut dont la contribution devrait être reconnue par tous.

Le professeur Motut est né à Hoev en Saskatchewan en 1917. Ses parents venaient de France; ils avaient déménagé au Canada, car ils croyaient que c'était un beau pays, plein d'aventures. Quand il était petit, M. Motut parlait toujours en français à la maison. Il apprit l'anglais en jouant avec des camarades.

Lorsqu'il eut 14 ans, il partit pour le collège des Jésuites où il fut pensionnaire pendant 7 ans. Il obtint son Baccalauréat ès Arts de l'Université de Laval (le collège des Jésuites était affilié à l'Université Laval).

En 1939, il partit pour «l'Est». Il travailla à Montréal pendant 2 ans. Un accident lui fit perdre le pouce droit.

En 1941, il déménagea à Ottawa où il fit de la traduction au Ministère de la guerre. Il ne pouvait pas entrer dans l'armée à cause de son pouce. Il put finalement entrer dans l'aviation et revint à Edmonton.

C'est alors qu'il se fiança avec Jeanne Boisvert, en 1945. Il l'avait rencontrée pour la première fois chez sa tante vers la fin de ses études. Il décida alors de devenir professeur. Il retourna à l'Université de l'Alberta pour obtenir son baccalauréat en pédagogie. Comme celle-ci ne reconnaissait pas son B.A. de Laval, car il avait étudié dans un collège, il dut recommencer plusieurs cours.

Jeanne et lui se marièrent en 1947 et déménagèrent à Bonnyville où il enseigna pendant 6 ans. Il fut ensuite professeur à St-Albert pendant un an. Puis de 1954-1958, en Colombie-Britannique.

À l'automne de 1958, il fut embauché au département de Langues romanes de l'Université de l'Alberta. Il y enseigna le français et surtout, il contribua à introduire l'étude de la littérature, la culture et de la civilisation canadienne-française. Ce dont il est très fier.

Il termina son doctorat à l'Université de Washington en 1969. Sa thèse était sur l'oeuvre littéraire de Maurice Constantin Weyer, qui a écrit sur l'Ouest Canadien.

À sa retraite, il fut nommé professeur en reconnaissance de son travail universitaire.

Le professeur Motut ne s'est pas contenté de promouvoir la francophonie à l'Université. Il a été très actif à l'A.C.F.A. Il commence en 1961 en étant élu président du comité de l'Éducation.

En 1964, il fut élu deuxième vice-président de l'Association et il devint membre du sous-comité du collège St-Jean, président du comité de la radio et président du comité chargé de préparer le mémoire de l'A.C.F.A. pour la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme. Il fut président de l'Association; deux fois de 1969-1971 et de 1978-1980. La première fois qu'il a été président, il fit des démarches auprès de la Société Radio-Canada pour avoir un poste de télévision française.

Il fut membre de plusieurs conseils culturels, dont l'Alberta Cultural Heritage Foundation et le Conseil canadien du multiculturalisme. En 1979, le professeur Motut fut nommé chevalier de l'Ordre du Canada. Le gouvernement reconnaissait l'importance de son travail.

Roger Motut s'est donné à la francophonie. Il a passé toute sa vie en français, dont 35 ans à enseigner le français et la littérature canadienne-française en plus de servir les Franco-Albertains.

Composition 8ème année
Mireille Allaire
École Maurice Lavallée (Edmonton)

NATHALIE

Il y avait une petite fille qui s'appelait Nathalie. Elle avait onze ans et vivait dans une petite maison près d'un petit village qui s'appelait Bonnyville. Elle était la seule fille dans sa famille mais elle avait trois petits frères et deux autres frères plus agés. Sa mère travaillait beaucoup dans la maison. Elle faisait le souper, lavait les vêtements et prenait soin des plus jeunes frères de Nathalie. Son père travaillait sur la ferme. Il prenait soin des animaux et cultivait la terre. Les deux frères plus agés aidaient leur père, alors le travail était fait plus rapidement. Nathalie avait beaucoup de travail dans la maison, car il y avait trois petits frères à garder et sa mère avait toujours besoin d'aide à préparer le souper et laver la vaiselle. Nathalie disait toujours qu'elle aurait aimé avoir une soeur pour jouer avec, car ses frères n'étaient pas intéressés aux poupées.

C'était l'automne, alors il fallait que tout le monde travaille beaucoup pour se préparer pour l'hiver. Les frères et le père de Nathalie devaient se lever de bonne heure le matin pour couper le bois pour le feu pour garder la maison chaude en hiver.

Nathalie marchait à l'école chaque jour. Il fallait qu'elle marche une longue distance. L'école n'était pas facile pour elle, car elle n'avait pas beaucoup

CONCOURS LITTÉRAIRE DE L'A.E.B.A. 1987

d'amies. Tout le monde vivait de l'autre côté du petit village, alors ce n'était pas facile pour elle de se faire des amies. Nathalie adorait beaucoup la nature. Elle aimait beaucoup aller chaque jour pour de petites marches dans le bois. En automne, elle aimait faire une collection de feuilles de différentes couleurs et grandeurs qu'elle mettait dans son petit livre. Elle aimait beaucoup écouter les petits oiseaux chanter. Elle ramassait une collection de fleurs pour donner à sa mère, car elle l'aimait beaucoup.

L'hiver approchait. Quand Nathalie se levait, elle devait mettre le feu pour réchauffer la maison, car elle était la première chaque matin à se lever. Elle se préparait pour aller à l'école. Il fallait aussi qu'elle prépare le déjeûner pour sa famille. Chaque hiver il y avait beaucoup de tempêtes de neige. La mère de Nathalie tricotait des vêtements comme des chandails, tuques, mitaines puis des bas pour se garder chaud en hiver.

Il y avait des problèmes avec le père de Nathalie. Il lui demandait toujours de faire des travaux qui n'étaient pas nécessaires, par exemple, laver le plancher quand il n'était pas sale. Nathalie pensait que son père ne l'aimait pas, car elle n'était pas un garçon. Elle lui disait toujours que ce n'était pas de sa faute, mais il l'ignorait. L'hiver était long et très froid. Durant ce temps, Nathalie pensait qu'elle pourrait peut-être se sauver de la maison, car elle était très fâchée de tout. Elle était fâchée, car elle n'avait pas d'amies, pas de soeur pour jouer avec, son père ne l'aimait pas beaucoup, puis ses frères l'ignoraient totalement. Elle voulait s'en aller après l'hiver, car il ne ferait pas aussi froid et entre-temps elle pensait à comment elle pourrait s'en aller.

Puisqu'elle aimait beaucoup la nature, elle pensa aller dans les bois qui étaient près de sa maison. Nathalie voulait bâtir un petit fort. Là, elle pourrait rester toute seule. Durant son temps, elle alla pour chercher une place qui était cachée haut dans les arbres et où elle ne pourrait pas être trouvée. Après, elle utilisa la hache de son père, puis coupa des arbres parce qu'elle avait besoin du bois.

Elle était très occupée pour quelques mois. Le printemps approcha. Nathalie se dépêcha. Elle emporta du foin du grenier, puis le mis dans son fort pour cacher les trous et pour mettre sur le plancher pour se garder au chaud face aux températures froides. Elle emporta aussi de la nourriture, des vêtements et puis des couvertures. Là où Nathalie a bâti son fort, c'était près du lac qui s'appelle Moose Lake, alors elle avait beaucoup d'eau pour boire et pour se laver. Nathalie pensait que la vie là, ne serait pas difficile, car elle aimait beaucoup la nature, elle n'avait pas d'amies pour manquer et pensait qu'elle ne manquerait pas sa famille. Quand le printemps est arrivé et c'était assez chaud, elle pensa que c'était le temps de partir. Nathalie a pris une feuille de papier, puis un crayon et laissa une note à sa famille en disant ceci:

«Ne vous inquiétez pas pour moi, je suis partie très loin d'ici. Je vous laisse, car je pense que vous m'ignorez. Ne venez pas me chercher, car vous ne me retrouverez pas. Nathalie.»

Elle mit le papier sur la table, puis prit ses petits bagages puis est partie. Nathalie était un peu triste, car elle les aimait même si ils l'ignoraient, mais elle était excitée pour se rendre à son nouvel abri. Elle pensait que si jamais elle était troublée ou même voulait retourner, elle pourrait facilement le faire. Nathalie était pleine de joie. Il y avait des nouvelles feuilles qui poussaient sur les arbres. Il y avait beaucoup de petites fleurs et beaucoup de papillons qui volaient autour d'elle.

Le père et la mère de Nathalie se levèrent. Ils allèrent dans la cuisine pour aller manger leur déjeuner, mais il n'était pas fait. Le père de Nathalie dit que c'était la responsabilité de Nathalie de faire le déjeuner chaque matin. Il marcha dans sa chambre en frappant ses pieds sur le plancher comme il était très fâché. Mais elle n'était pas là. La mère de Nathalie avait trouvé la note et la lisait. Elle était très triste. Le père était triste lui aussi. Il pensa à toutes les mauvaises choses qu'il avait faites. Ils allèrent réveiller les frères de Nathalie puis leur demandèrent s'ils savaient où elle était partie. Ils ne savaient rien. Toute le monde s'habilla puis sont allés la chercher.

Quelques jours se sont passés. Ils n'avaient pas encore trouvé Nathalie. La famille était toute triste.

Nathalie commencait à se sentir un peu seule. Elle manquait sa famille. Tout à coup, elle entendit un de ses petits frères crier: «Nathalie, où es-tu?»

Elle pensa pour quelques secondes. Elle aimait beaucoup sa famille. Ils avaient besoin d'elle pour faire leur déjeuner, pour aider sa mère et pour garder ses petits frères. Nathalie voulait retourner. Elle sauta en bas. En voyant ses deux frères puis son père, elle coura dans les bras de son père.

Nathalie avait des larmes aux yeux. Elle disait qu'elle les avait tous manqués.

Toute la famille a appris une leçon de ce qui était arrivé et ils étaient maintenant tous contents. Nathalie ne voulait jamais plus partir de la maison.

Composition 9ème année
Mona Roy
École Notre-Dame Jr/Sr High
(Bonnyville)

OÙ?

Où sont nos ancêtres?
Sont-ils sur une rivière sans fin
qui les amène dans un
territoire sauvage et inconnu?

Où est passé l'être?
L'être qui poussait ces gens fiers
et simples à faire une vie parmi
la difficulté et le désespoir?

Où sont-ils?
Parmi un bois dense à cultiver
notre terre?

Lançons un défi à toute notre
génération de faire revivre ces
questions.

Ces questions sont non valables à
moins
que nous nous demandions;
Où est destinée la fierté de nos
ancêtres???

Poésie 7e-8e-9e années
Mireille Rousseau
École J.H. Picard (Edmonton)

MON GRAND-PÈRE

Mon grand-père est un homme qui a vécu beaucoup d'expériences qui nous semblent incroyables aujourd'hui.

Il est né en 1902 au Manitoba et à l'âge de six ans sa famille déménagea sur une ferme à Gravelbourg en Saskatchewan. À quatorze ans, il fut envoyé au Collège des Jésuites à Saint-Boniface où il obtient son baccalauréat en 1924. De là, il est allé à l'Université Laval de Québec et a obtenu son degré en médecine en 1930.

Mon grand-père n'aimait pas la ferme et c'est probablement pourquoi il travailla si fort à l'université.

Ensuite il retourna à Regina pour faire son internat. C'est là où il commence à raconter ses histoires passionnantes. Ce temps là, tout le Canada était marqué par la dépression et mon grand-père n'avait pas d'argent pour commencer son propre bureau. L'Évêque de Grouard l'informa que la région de Rivière-la-Paix au nord de l'Alberta cherchait un médecin, alors il se décida et s'installa à McLennan.

Dans ce temps, le peuple était obligé de payer les médecins eux-mêmes, car il n'y avait pas d'assurance-maladie. Souvent les docteurs recevait un poulet ou des oeufs et d'autres aliments en guise d'honoraire. Mon grand-père était content car en allant au nord, il recevait aussi de l'argent du gouvernement parce qu'il allait traiter et les indiens et les hommes du chemin de fer. Il travaillait dans un petit hôpital de trente-cinq lits mais voyageait de longues distances pour aider les autres.

Il épousa une infirmière, qui devint ma grand-mère, en 1931 et ils eurent quatre filles et un garçon. Souvent, la tâche de mon aïeul était difficile, car dans certains cas, les patients étaient trop blessés pour endurer un voyage à Edmonton. C'est alors que mon grand-père improvisait des opérations dans son petit hôpital. Il y avait souvent de terribles accidents d'automobiles et il devait aller avec la G.R.C. pour vérifier s'il y avait encore des rescapés. Parfois les mères qui accouchaient ne voyaient pas le médecin jusqu'à ce qu'elles soient prêtes à avoir leur bébé. C'était à ce temps qu'on appellait mon grand-père et il fallait qu'il aille dans leurs maisons où les conditions étaient souvent malpropres et sans facilités pour mettre au monde le bébé.

Durant ce temps de crise économique beaucoup de pères de famille étaient pauvres et sans emploi, alors ils se décourageaient et se suicidaient. Pour moi, c'était la pire tâche de mon grand-père, car il devait aller chercher les corps pour les transporter à l'hôpital. Il faisait aussi les autopsies.

Mon grand-père était un homme très sympathique envers les pauvres et les indisposés. Il a été chanceux de n'avoir jamais été malade jusqu'à sa mort en 1984. Il nous disait que dans des cas difficiles, il fasait de son mieux pour traiter les maladies et il a souvent demandé l'aide de Dieu.

Je suis fier de mon aïeul et contente d'avoir connu un homme si généreux et si bon. J'espère que j'ai hérité de quelques unes de ses qualités merveilleuses et que je réussirai aussi bien que lui.

Conte/nouvelle/fable 10ème année
Monique Meunier
École Notre-Dame Jr/Sr High
(Bonnyville)

LE PASSÉ REVENAIT

C'était une très belle journée, chaude et ensoleillé: la plus belle journée de la semaine qui venait de passer. J'étais calme, reposée; je me sentais vraiment bien dans ma peau. J'avais fini mon cours de droit à l'université et c'était ma première journée au travail. C'était très paisible, loin de ce que je m'attendais. Tout était parfait: le patron, les collègues et clients, mais entre autres, ce que j'aimais le plus était mon bureau. En y pénétrant, je m'y étais attachée très vite. À cet instant, j'ai su que ce serait un endroit intéressant et plaisant où travailler.

J'étais assise à mon bureau en ne pouvant me faire à l'idée que j'étais vraiment rendue ici. Je ne cessais de me répéter que c'était un rêve. Ça ne se pouvait pas! J'étais perdu dans mes pensées, je me revoyais à l'époque où j'étais encore enfant. Comme ça paraissait loin en cet instant précis.

Le cours de ma pensée s'arrêta là. Je ne m'étais même pas rendue compte que j'étais debout près de la fenêtre qui me donnait une vue panoramique de la ville. Ce que j'avais sous les yeux me rendait incapable de faire quoi que ce soit. J'étais figée, pétrifiée. La scène à laquelle j'assistais était intolérable. Beaucoup plus que je ne pouvais en supporter.

Deux autos avaient fait collision, juste sous moi. Ça m'avait l'air très grave. Je ne pouvais me décider à appeller du secours. Comme si j'avais eu un violent coup, je me précipitai au téléphone.

«Bonjour, je veux signaler un accident au coin de la 100ème rue et 82ème avenue. Faites vite! Envoyez du secours le plus tôt possible...»

Je me versai un verre de bourbon pour reprendre mon sang froid avant d'aller moi-même sur les lieux de l'accident. En prenant un profond soupir, j'ai franchie la dernière porte qui me séparait de cet horrible cauchemar.

Quelle fut ma surprise que de constater en arrivant sur les lieux, que les deux voitures en question ne s'étaient qu'à peine touchées! Seulement un peu d'égratignures paraissaient sur un minime partie de la carrosserie. Que faire!!!

Un policier venait déjà à ma rencontre. Qu'allait-il penser de mon imagination? Car maintenant je pouvais bien comprendre que ce n'était que cela...

«Mademoiselle, excusez-moi, mais puis-je savoir si c'est vous qui avez appelé pour signaler un accident plutôt grave...?» dit-il en désignant le simple accrochage devant nous.

Étant au plus haut point de l'embarras, je rougis et répondis d'une voix presque inaudible.

«Oui, et veuillez bien m'en excuser».

«Avez-vous une explication ou bien n'étais-ce qu'une simple plaisanterie?» Dans mon métier, on en voit de tout genre, vous savez, dit-il plutôt sèchement.

Eh bien oui, M. l'agent, j'en ai une. J'espère qu'elle vous satisfaira, répondis-je en rassemblant tout mon ocurage. Lorsque j'étais enfant, j'ai assisté à la mort de mes parents. Croyez-le ou non, c'était un accident d'auto. Je jouais dans ma chambre lorsque j'ai entendu un de ces bruits. En me rendant à la fenêtre j'avais devant moi un horrible spectacle. Deux autos avaient fait collision en y laissant les êtres les plus chers qui m'avait été donnés. J'étais là, impuissante pour mettre terme à cette affreuse scène. Je crois que c'est la raison pour laquelle je me suis si violemment laissée emporter par mon imagination.

Suite en page 9

CONCOURS LITTÉRAIRE DE L'A.E.B.A. 1987

«La religiosité dans Bousille et les Justes»

Les années cinquante représentent une étape d'émancipation pour la société québécoise. Dans la pièce, *Bousille et les Justes*, Gratien Gélinas met à nu la dépravation profonde d'une famille québécoise de Saint-Tite, les Grenon. Les membres de la famille sont rassemblés à Montréal pour défendre leur réputation, ternie par un meurtre commis par le plus jeune des fils. Gratien Gélinas nous montre, en autres, comment la vie religieuse s'est transformée à la campagne. Les paroissiens sont fidèles aux rites et habitudes de l'Église, mais leurs attitudes sont dépouillées de véritable charité chrétienne.

Leur religion, vidée de substance, a été remplacée par un code social et personnel de respectabilité et de religiosité. Ce nouveau code a supplanté les valeurs réelles de vérité, d'honnêteté et de courage moral.

La religiosité est en partie un vestige de la religion, personnalisée et accomodée aux demandes du moment. Elle est aussi une expression fausse et hypocrite, avec un élément de chantage envers Dieu. Cette caricature de l'exploitation de la religion est une habitude qui se développe aussi bien chez ceux qui ont perdu la foi que chez ceux qui ne l'ont jamais eue. Elle peut toutefois être sincère et se pratiquer en toute innocence.

Gratien Gélinas développe ce thème essentiellement à travers quatre personnages: la mère Grenon, sa fille Aurore, Bousille et Nolasque, des parents éloignés. Afin de faire ressortir ces personnages, Gratien Gélinas leur oppose Noëlla, la belle-fille et Phil le beau-fils. Le thème de la religiosité sera traité à travers ces personnages.

Dans *Bousille et les Justes*, la mère tient son importance et son rôle du fait qu'elle est à la tête d'une bande de dépravés. Mère d'Aurore, d'Henri et d'Aimé, elle est en partie responsable de leur manque de fibre morale. Fidèle aux rites, mais pas aux principes de l'Église, elle pratique une sorte de fétichisme religieux. Ceci lui donne un sentiment de sécurité, et en même temps un certain contrôle sur sa situation et sa famille. En l'ayant créée inoffensive, Gratien Gélinas souligne son genre de religiosité, le moins répugnant du groupe.

La mère Grenon apporte à la pièce le reflet d'une génération du Québec qui n'a pas été complètement changée par la grande révolution sociale et politique d'après la guerre. Elle est entre les valeurs du Québec traditionnel, et l'émancipation presque totale de la génération des ses enfants. Elle a gardé, dans une grande mesure, les habitudes, les apparences et les expressions religieuses de sa génération; il est cependant évident qu'elle a perdu les valeurs morales sur lesquelles ces habitudes sont basées.

Pour illustrer cette image de la religiosité, Gratien Gélinas se sert du fameux chapelet de la mère Grenon, sans lequel elle est incapable de prier. Dès le début, elle est complètement désemparée de se trouver, loin de chez elle et dans des circonstances difficiles, sans son chapelet. Elle s'exclame:

> «... Il fallait que je le perde (le chapelet) aujourd'hui, où j'ai tellement besoin de prier pour Aimé!»

Ceci révèle sa religiosité de deux façons. D'une part, il semble que son cher chapelet soit devenu un fétiche remplaçant la foi en Dieu. Pour elle, prier n'est pas ouvrir son âme à Dieu, mais, manipuler les grains du chapelet et répéter, sans fin, des ritournelles sacrées. Son chapelet lui est aussi indispensable pour obtenir des faveurs divines que ses lunettes le sont pour lire. D'autre part l'incident du chapelet nous démontre que la mère prie davantage quand elle désire des concessions de la divinité. C'est la seule façon qu'elle ait à sa disposition pour prendre contrôle de sa situation lamentable.

Plus tard dans le même acte, ne trouvant toujours pas son chapelet, elle annonce aux autres:

> «Je vous préviens: je ne passerai pas la nuit à l'hôtel sans chapelet comme une guidoune!»

Pour elle donc, la distinction entre une bonne femme respectable et une prostituée n'est ni morale, ni religieuse, mais symbolique et matérielle. Une fois de plus, elle se montre fidèle aux conventions de l'Église catholique, sans en avoir vraiment compris les idées fondamentales.

Plus tard, ayant retrouvé son chapelet perdu, elle exige que toute la bande se mette à genoux pour prier avec la radio:

> «À genoux tout le monde: le chapelet en famille est commencé à la radio».

La seule façon de contrôler sa famille est à travers sa «religion». Et bien que les autres la traitent soit de bébé, soit de vieille infirme, ils obéissent tous quand elle leur demande de prier. Le contraste entre ce qu'ils sont en train de faire - prier - et leur motif - obtenir l'acquittement d'un meurtrier - montre que la fidélité aux rites religieux ne constitue pas nécessairement la vraie foi.

En dépit de son attachement aux rites de l'Église, il est évident que la mère Grenon a perdu la foi chrétienne. Elle n'a d'autres relations avec Dieu que celles de grandes espérances et de requêtes continuelles. À la fin du premier acte, elle annonce qu'elle compte sur le soutien de Dieu pour le procès d'Aimé:

> «De bons catholiques comme nous autres, Il devrait être de notre bord...»

Par cette remarque, la mère insinue involontairement son manque de confiance en Dieu qu'elle estime trompé par les apparences autant que le reste de la famille.

En plus de son chapelet, la mère Grenon a avec elle, en permanence, sainte Anne, qui lui est indispensable pour ses demandes d'intercessions divines continuelles. Elle exploite sainte Anne en marchandant des faveurs:

> «Si vous m'exaucez, je vous promets un beau pèlerinage...»

qu'elle récompense en valeurs matérielles:

> «Bonne sainte Anne, je vous promets trois gros lampions à une piastre si je le retrouve!»

En essayant de solliciter l'aide d'une sainte, la mère montre qu'il lui manque certaines valeurs morales, comme l'honnêteté.

Pour la mère Grenon, sainte Anne devient aussi une compagne familière et commode qu'elle ramène à son niveau pour la rendre plus accessible. Alors elle lui parle comme le ferait un enfant:

> «Bonne sainte Anne, ... faites qu'ils téléphonent!»

Elle s'impatiente même un peu:

> «Bonne sainte Anne, je suis fatiguée de toujours vous répéter la même chose!»

Une des raisons pour la religiosité de la mère est qu'elle n'a jamais appris ou compris les principes de la religion catholique.

Le fait qu'elle est la plus âgée et la moins éloignée de l'Église contribue à son innocence et à sa naïveté. Ses enfants la traitent de bébé, et elle se complait dans ce rôle qui la protège de son angoisse;

> «Mon Dieu! Mon Dieu! Bonne sainte Anne, ayez pitié de votre petite fille!»

Elle divulgue sa faiblesse et son abandon, qui la rendent moins offensive dans sa pratique de religiosité.

De tous les personnages de la pièce, elle est la seule qui croit à l'innocence d'Aimé. Ceci fait qu'elle est aveugle à la moquerie de la religion et de la justice que la pièce présente. Puisque c'est inconsciemment qu'elle pêche, et par amour pour son cher petit, on accepte plus facilement sa religiosité que celle des autres personnages, comme sa fille Aurore.

Si la mère est une catholique qui a perdu la foi, Aurore est une hypocrite qui ne l'a jamais eue. De plus, elle critique sans merci le manque de sincérité religieuse chez les autres. Aurore a plus de contrôle sur sa vie que sa mère. Elle ne se sert du chantage religieux que dans des situations désespérées.

La religiosité d'Aurore est dûe à son obsession de la respectabilité. Elle est résolue à protéger et à maintenir la bonne réputation de sa famille à Saint-Tite. Surtout, elle refuse absolument de faire face à la possibilité d'une humiliation face à d'autres femmes de son village, envers lesquelles on sent une hostilité sournoise. Il y a déjà, on le devine, des commentaires chuchotés à propos de son mari qui boit et qui la trompe à toute occasion. Jusque là, la position prestigieuse de la famille Grenon, que la fidèle participation d'Aurore à la messe, lui ont encore permis d'entrer à l'église avec dignité. L'affaire d'Aimé risque de tout détruire. Elle s'exclame:

> «Quand on pense que, depuis des années, les Grenon font des pieds et des mains pour entrer la tête haute à l'église le dimanche et qu'il s'en vient nous fourrer dans ce pétrinlà, lui le grand bêta».

Elle dévoile l'importance capitale de l'issue du procès pour elle, quand elle dit:

> «S'il est acquitté, on va la relever, la tête!»
> «S'il est condamné, c'est bien simple, je déménage et je ne remets plus jamais les pieds à Saint-Tite!»

À ce moment-là, plus que jamais, sa religiosité est déterminée par les fils ténus des habitudes, des traditions et des formules mémorisées. Aurore se montre fidèle à sa paroisse ainsi qu'à l'Église catholique. Ceci est évident la veille du procès, quand elle se met à genoux à côté de sa mère, chapelet en mains, pour la prière en famille à la radio. Aurore a un sens inné de la «cérémonie» et, jusqu'à présent, elle a laborieusement réussi à maintenir l'aspect théâtral de ses croyances.

Malheureusement, en ce qui concerne la substance morale, Aurore n'a pas autant de chance. Comme sa mère, elle essaie d'obtenir des faveurs divines en se servant du chantage. Arrivée à Montréal, quand la menace de scandale se précise, Aurore marchande vite une faveur de sauvegarde:

> «Saint Antoine de Padoue, je vous promets une grande messe si on ne trouve rien là-dedans!» (le second journal)

Aurore se sert de la même technique pour s'assurer de l'obéissance de sa fille Ghislaine.

> «Si tu fais la bonne fille, maman t'apportera un cadeau...»

Pour cette petite bourgeoise, le chantage est monnaie courante, autrement dit un instrument indispensable pour obtenir ce dont elle a besoin. Elle manque de respect envers saint Antoine, en le traitant de la même manière que sa petite fille.

Pour compléter ce chantage, elle offre aussi de petits cadeaux indirects. Avant l'arrivée de Colette, qui va parler à l'avocat, Aurore s'exclame aux autres:

> «Faisons une promesse pour que tout se passe bien».

Finalement, très inquiète, elle supplie:

> «Doux Jésus, secourez-nous!»

Aurore critique avec méchanceté les activités religieuses des autres. Elle médit de Colette, qu'elle déteste, et qu'elle tient à présenter en dévergondée.

> «Je mettrais ma main au feu qu'elle n'a pas fait ses Pâques depuis au moins deux ans!»

Une fois son but accompli, elle n'a que faire des prières. Lorsque sa mère, reconnaissante de l'acquittement d'Aimé veut en remercier Dieu, elle ne peut souffrir cette démarche, désormais inutile:

> «Vous, maman, ne recommencez pas vos litanies!»

Cette remarque d'Aurore est contraire à sa propre religiosité et démontre encore une fois son hypocrisie. Son obsession l'a rendue aveugle. Se rendant compte du manque de sincérité dans la religiosité «innocente» de la mère Grenon elle est incapable de reconnaître qu'elle pratique elle-même une «religion» déformée, encore plus révoltante que celle de sa mère.

À l'opposé d'Aurore dont la religiosité est fausse et délibérée, son petit cousin Bousille est animé d'une croyance sincère quoique déformée. Sa naïveté va jusqu'à la simplicité d'esprit. Par conséquent, il est excessivement gentil, serviable et a un coeur d'or. Il avoue lui-même:

> «...je m'ennuie au possible quand je ne rends service à personne».

Ces côtés de sa personnalité contribuent à sa foi malheureusement faussée. Brutalisé et exploité toute sa vie, il s'est imaginé un Dieu exigeant comme ses patrons. Il pense que s'il pêche, cette divinité effrayante, et dépourvue d'amour, va le punir sévèrement. Bousille a l'impression que Dieu lui fait du chantage. Sa croyance sincère en un dieu impitoyable est si altérée, qu'elle constitue une différente religiosité.

Comme la mère Grenon, Bousille n'a jamais compris les fondations de la religion catholique. Il est mystifié par la cérémonie quand il dit à Phil et Henri la veille du procès:

> «...j'aimerais bien entendre un petit bout de messe...»
> «C'est la fête des saints Anges Gardiens, aujourd'hui. Alors, vu les circonstances...»

Ignorant et confus, c'est la peur qui anime sa religiosité. En plus de son caractère innocent et ses patrons cruels, Bousille a été très influencé par le Père Anselme. Se trouvant seul, alcoolique, à l'hôpital, Bousille a réussi à cesser de boire avec l'aide de ce prêtre. Ce dernier lui a dit:

> «Aussi longtemps que tu ne Lui feras pas de gaffe, sois tranquille, le bon Dieu ne te laissera pas tomber, Lui...»

Bousille comprend que s'il recommence à boire, ou s'il pêche d'une manière ou d'une autre, Dieu va le punir instantanément. Il explique aux autres:

> «...le Père Anselme m'a bien prévenu: il pourrait suffire que je me trempe simplement les lèvres dans la boisson pour que tout reparte comme avant».

Sa religion est tragiquement vide de tout secours que la foi catholique devrait lui apporter, afin d'assurer sa survie dans un monde brutal, méchant et incompréhensible.

Bousille est le témoin clef du procès, mais il a des problèmes de mémoire. Il craint d'oublier de mentionner quelques détails après avoir juré de dire toute la vérité. Il explique à Noëlla:

> «... j'ai tellement peur de me tromper en témoignant demain: s'il fallait que j'oublie quelque chose, après avoir juré de dire toute la vérité! Ce serait une jolie gaffe à faire au bon Dieu».

Bousille montre sa puérilité quand il lui semble que Dieu fait du chantage avec lui. Qu'il ne l'aime que lorsqu'il est gentil et obéissant:

> «Il me laisserait retomber dans mon vice, sûr et certain...»

Sans en avoir l'intention, il avoue un certain manque de confiance en Dieu. Tout comme Aurore et la mère Grenon, il pense que le Tout-Puissant est aisément dupé par des circonstances superficielles. Il s'attend à ce que Dieu le châtie, sans merci, pour ce qui serait pour nous, une petite faute vénielle. Quand il envisage les conséquences possibles, il s'exclame:

> «Et si jamais ce malheur-là m'arrivait... j'aimerais mieux mourir».

Son obsession de dire tout la vérité, illustrée par cette exclamation, montre jusqu'à quel point la religion de Bousille a été tragiquement et profondément dénaturée. Sous l'empire de cette religiosité dangereuse, Bousille devient excessivement préoccupé par des détails et perd de vue l'essentiel de la situation. Convaincu de l'esprit vindicatif de Dieu, Bousille répète une histoire qui l'a hanté depuis son enfance: son oncle avait accepté d'être payé pour voter aux élections à la place d'un homme mort. Trois jours après, accidentellement il s'est amputé la main droite en coupant du bois. Pour Bousille cela constitue:

> «...une preuve écrasante qu'un serment sur l'Évangile, on fait mieux de prendre ça au sérieux».

En racontant l'histoire, il redit d'une voix basse, comme une litanie, les trois mots de son oncle:

> «Le bon Dieu m'a puni! Le bon Dieu m'a puni...»

Bousille a passé sa vie à cultiver, dans la terreur, le Dieu de l'Ancien Testament, courroucé et vengeur. Les Dix Commandements sont pour lui dix chances du châtiment. Bousille, pourtant d'une nature si charitable, n'a jamais même saisi le grand message au coeur de la religion chrétienne: «Il a tant aimé le monde...». La veille du procès, Bousille est brutalisé, physiquement et terrifié émotionnellement, par Henri; qui le force à s'engager à mentir. Bousille proteste:

> «Le bon Dieu me laisserait tomber dans mon vice, sûr et certain... j'ai eu un pauvre oncle qui a attrapé un châtiment terrible, ... pour une faute semblable».

Il se défend faiblement, comme s'il savait que son heure allait sonner: mais, battu par Henri et abondonné par sa religiosité, Bousille jure sur la Bible de faire un faux témoignage. Désormais, se croyant à jamais rejeté par son Maître, Bousille ne peut plus faire face à sa minable existence. Sa punition doit être extrême: il se saoule et se pend.

Gratien Gélinas se sert de Bousille pour condamner une religion négative et cultivée dans la crainte de Dieu. L'auteur veut aussi mettre en relief la religiosité exploitante d'Aurore en l'opposant à celle

CONCOURS LITTÉRAIRE DE L'A.E.B.A. 1987

«La religiosité dans Bousille et les Justes»

de Bousille qui se trouve aux antipodes, celle de la victime consentante, du croyant borné et faible en un Dieu dépourvu de toute miséricorde.

Aussi confus que Bousille, Nolasque, son demi-frère, présente un visage comique de la religiosité. Avec ses réactions pédantes et ridicules, le Révérend Frère Nolasque sert à montrer le manque de sincérité religieuse chez la mère Grenon. Naïf et innocent, Nolasque est trop ignorant en ce qui concerne la vie pour voir la corruption de la famille Grenon. Bousille dit de son frère:

> «C'est pur cet enfant-là! Il est entré au juvénat à onze ans et demi».

Ceci explique le fait que maintenant, à dix-sept ans, Nolasque ne connait pas encore le côté cruel et décadent du monde réel. À l'opposé de Bousille, Nolasque aperçoit seulement l'aspect pur, certain et absolu de la religion catholique.

Ce dont Nolasque manque en maturité intellectuelle est compensé chez lui en charité et en sincérité. Lorsqu'il apprend les malheurs de la famille Grenon, il s'empresse de venir auprès d'eux pour soulager la mère avant le procès. Il dit à Bousille:

> «Je vais faire tout mon possible».

La serviabilité de Nolasque est dûe en partie à sa gentillesse naturelle, et en partie au fait qu'il a appris la charité chrétienne au juvénat.

Un peu comme la mère Grenon, Nolasque récite facilement des formules mémorisées, sans trop comprendre ni avec son coeur ni avec sa tête, les idées qu'elles devraient évoquer.

Pour consoler la mère, il lui donne un cadeau:

> «C'est une médaille de Saint Jude, patron des causes désespérées».

Inconscient de la situation, Nolasque ne se rend même pas compte de l'ironie de ses paroles. Sa vie de novice ne lui a évidemment pas donné beaucoup d'expérience de la nature humaine et il est aveugle à certaines tristes réalités concernant cette famille éloignée de Saint-Tite.

Il aime faire valoir son éducation religieuse en offrant des récitations pieuses à toutes les occasions. Il sermone la mère:

> «Souvenez-vous du saint homme Job, ma tante. «Dieu m'avait tout donné», disait-il dans sa misère...»

Involontairement, Nolasque cause du chagrin à la mère. Endoctriné depuis l'âge de onze ans, Nolasque ne sait rien faire d'autre que de répéter, sans fin, des passages bibliques. Il est incapable de comprendre l'essence de la foi catholique en dépit, ou peut-être à cause, de son éducation religieuse. Nolasque représente une caricature du religieux, et c'est à travers lui que Gratien Gélinas souligne l'apparence ridicule et comique de la religiosité naïve.

Ses conversations avec sa tante ont un rôle moins important: elles révèlent, d'une façon indirecte, le manque de foi catholique chez la mère Grenon. Quand Nolasque lui dit:

> «Si c'est la sainte volonté de Dieu, oui, (Aimé va être acquitté...?), ma tante»,

la mère réplique que le créateur devrait être de leur bord. L'opposition entre leurs attitudes religieuses indique à quel point la mère manque de confiance en Dieu.

Lorsque Nolasque continue avec ses sermons, la mère, victime de maux de tête, ennuyée au possible, s'exclame:

> «...secourez-moi!»

Son impatience, face à la volonté et à l'obstination de Nolasque, nous indique une fois de plus l'opportunisme de la mère Grenon.

Il semble donc que Gratien Gélinas ait inventé le personnage de Nolasque autant pour ajouter un élément comique à l'action, que pour mettre en relief la religiosité inconsistante de la mère Grenon.

Gratien Gélinas se sert aussi de Phil Vezeau, le mari d'Aurore, pour jeter une lumière crue sur la religiosité. Réaliste et cynique, il se moque de l'hypocrisie de sa femme et des invocations de sa belle-mère. Nolasque et Bousille sont aussi ridiculisés par Phil, pour leur naïveté et leur foi aveugle. Cela n'empêche pas qu'à part Noëlla, il est le seul qui s'intéresse un peu au sort de Bousille, ayant retenu des traces de générosité sous son sarcasme. Son humour, tant soit peu amer, souligne l'allure ridicule et comique de cette singerie de la religion. Comme les autres personnages, Phil a développé son propre code moral, élastique, pour accommoder ses vices. Son acceptation d'une moralité douteuse met en évidence la religiosité et le souci obsessionnel de la respectabilité du reste de la famille.

Phil est lucide: il se connaît bien. Son attitude s'harmonise à ses vices de bon vivant. Ce n'est pas une crapule, mais simplement un petit coquin quand l'occasion se présente. Lorsqu'il apprend que sa femme rentre à Saint-Tite passer la nuit, il s'écrie, dans une moquerie de la mère et d'Aurore:

> «Merci, petit Jésus!»

Il blasphème car ses désirs sont moins qu'honorables. L'absence de sa femme lui offre l'occasion idéale de poursuivre des «projets personnels» - il arrange promptement un rendez-vous avec une prostituée. Afin d'avoir la privauté nécessaire pour donner son coup de téléphone, il se débarrasse de Bousille en évoquant une personne respectable en religion.

> «Il faut que je téléphone confidentiellement à la présidente des Enfants de Marie...»

Continuant sa farce, toujours irrespectueux il s'adresse à elle ainsi:

> «Allô, ma chouette!»

L'ironie intentionnelle de Phil montre sa réaction d'amusement, en même temps que de répugnance à la religiosité de la famille Grenon.

Phil dévoile et souligne la religiosité de sa belle-mère. Il la rassure malicieusement:

> «Justement parce qu'on est du bon monde, le petit Jésus ne nous laissera pas le nez dans la crotte».

Ici, il condamne la notion blasphématoire de la mère qui pense que les apparences peuvent influencer le Tout-Puissant. Plus tard, quand celle-ci insiste pour prier avec son propre chapelet, Phil ravive cet esprit de possession absurde, dans un contexte religieux:

> «Vous avez raison: quand on s'est fait la main à un bon outil, c'est toujours embêtant d'en changer».

Finalement, Phil se moque du pèlerinage que la mère fera pour la fête de sainte Anne en comparant cet événement sacré à un pique-nique:

> «Moi, je fournis la bière».

Avec sa femme, qui comprend bien les réflexions cyniques de Phil car elle en a l'habitude, il est encore plus direct. Quand Aurore veut offrir à sa fille un cadeau - «quelque chose de pas utile» - Phil suggère:

> «...Un beau livre de messe».

Exaspéré par les enfantillages religieux d'Aurore, Phil s'écrie:

> «Cesse, avec tes promesses, toi: j'en ai déjà pour sept ans à faire pénitence».

Cette attitude sert à souligner l'aspect énervant des prières sans fin. Phil, conscient aussi de l'endoctrination de Nolasque, le remet en place avec des répliques cinglantes:

> «Tu vas pourtant m'en sortir une autre sucrée, toi! ... Écris-la-moi sur un papier, celle-là: elle est trop bonne, ...Sacré farceur! Toi, tu peux en pondre une douzaine de suite, comme ça!»

Phil accentue le manque de maturité derrière les sermons perpétuels et les prophéties absurdes de Nolasque.

Quant à Bousille, Phil s'en moque, mais il le défend aussi. Il montre que c'est à cause du traitement cruel et violent de ses patrons que Bousille a développé ces idées altérées au sujet de Dieu. Lorsque Henri se prépare à brutaliser Bousille, Phil le rassure:

> «il n'est pas question de te taper dessus,...»

Plus tard, terrifié par Henri, Phil le supplie:

> «Non, Henri...s'il te reste le moindrement de coeur...»

Ce petit reste de morale chez ce farceur, cet alcoolique sert à montrer à quel point la famille Grenon s'est dégradée. La mère, oublieuse des valeurs et des morales de l'Église, a enlevé des monstres, destructifs dans leur poursuite de la respectabilité.

Enfin, à travers les paroles satiriques de Phil, Gratien Gélinas nous amène avec humour à examiner notre propre attitude envers cette religion dégradée.

Noëlla se détache nettement de l'immoralité de la famille Grenon. Comme Phil, elle aussi sert à illuminer le manque de charité chrétienne de sa famille par alliance. La contradiction entre sa gentillesse et l'attitude corrompue des autres met en relief l'aspect manipulatif et dégradant de la religiosité. Maternelle et rassurante, Noëlla est la seule vraie catholique dans la pièce.

Pendant qu'Aurore et sa mère essayent de soudoyer les saintes avec des promesses de pélerinage, Noëlla affirme:

> «Je vais prier, moi aussi. Pour que justice se fasse».

Sa sincérité et son honnêteté mettent en évidence le manque de ces qualités chez les autres femmes. Sa nature généreuse sert à amplifier cet effet. Bousille lui dit:

> «C'est drôle... Tu me fais du bien, toi chaque fois que je t'approche».

Noëlla recoud un bouton sur le veston de Bousille, après avoir fait un petit pansement pour son doigt. Ils partagent un moment d'amitié et d'harmonie pendant que les autres sont loin, et Noëlla valorise les qualités admirables du caractère de Bousille. Quand elle apprend que son mari veut forcer son petit cousin subjugué à se parjurer au procès, elle lui dit sérieusement:

> «Je t'ai demandé si peu de chose jusqu'ici... oublie ton projet au sujet de Bousille... j'ai tellement besoin de garder un peu d'estime pour toi».

Noëlla est la première à comprendre la gravité de la situation. Elle éclaire la nature manipulative et cruelle de la religiosité d'Aurore, qui encourage Henri à mener à bien sa conspiration.

> «Tu ne préfères pas prendre le ... mouton par les cornes tout de suite?»

C'est peut-être mieux avec ses actions qu'avec ses paroles que Noëlla fait ressortir la différence fondamentale entre la religiosité et la charité chrétienne; quand Bousille est trouvé mort, «Noëlla se prend le visage dans les mains. Les autres restent pétrifiés». (p. 110) La seule catholique - la seule membre du vrai «bon monde» - est accablée de douleurs, alors que les autres comme toujours se préoccupent du scandale. Gratien Gélinas met en parallèle la tragédie personnelle de Bousille et la tragédie morale de la famille Grenon.

À travers les diverses expressions de religiosité que nous avons examinées, il est facile pour le lecteur d'en reconnaître une qui lui est propre. Dans cette pièce, qui se joue à l'ombre d'une cour d'assises, Gratien Gélinas nous met tous au banc des accusés.

Il condamne aussi bien la religiosité naïve, innocente et aveugle de la mère Grenon et de Nolasque que celle opportuniste et hypocrite d'Aurore. En fait, ce sont les deux qui ont contribué en partie à la tragédie de Bousille, lui-même victime de sa propre religiosité basée sur la terreur de Dieu.

Ces manifestations personnelles de la religion ont en commun un profond besoin de remplacer des valeurs chrétiennes, abandonnées en chemin, par n'importe quel jeu puéril, hypocrite ou cynique, imitant les rites du catholicisme. Ce jeu a souvent dans la pièce une apparence innocente et un effet comique, mais en réalité, l'auteur nous montre, à travers ce naufrage de notre religion, la faillite de nos idéaux et la trahison de nos espoirs.

Dissertation/discours 12ème année
Suzanne Tharin
Western Canada High School (Calgary)



(Suite de la page 6)

Je suis désolé... Je comprends parfaitement, dit-il sur un ton plein de sympathie. Mais permettez-moi de vous donner un petit conseil: ne laissez pas le passé revenir...

Conte/nouvelle/fable 11e année
Annik Charbonneau
École J.H. Picard (Edmonton)

LA LUMIÈRE S'ÉTEINT

Je l'ai rencontré un été, cet ami; un été qui promettait, au début, rien que la solitude et l'ennui. Mais dès qu'on s'est rencontré, les jours se sont remplis de mots et d'amitié. On passait de longues journées dans la lumière dorée et tranquille en parlant, avec désinvolture, avec passions ou humour, de tous les sujets du monde: l'enfance, le voyage, les étoiles, la famille, l'amour, la politique, les amis... Au bout de quelques semaines, je comprenais son âme et ses pensées plus complètement que les miennes, son visage ensoleillé était mieux connu à mon oeil que ma propre apparition au miroir.

La détente de la chaleur du soleil entraînait un retour à la routine quotidienne qui laissait peu de temps pour cette chaleur d'amitié. Les appels au téléphone devenaient la seul source stérile d'une communication de plus en plus distante. Sa voix me transportait quand même chaque fois au soleil paresseux de l'été, mais la nuit, seule, je sentais un frisson de vide et de nostalgie, car, chaque fois, la distance entre moi en mon ami si précieux s'agrandissait.

Après des mois d'éloignement, au bout desquels la conversation était devenue guidée et trop polie, il y avait eu un abus de confiance de la part de mon ami. Sa trahison, quand je m'en souviens maintenant, était tellement sans conséquence que je ne l'aurais jamais remarqué venant d'un ennemi, même d'une connaissance. Mais d'un ami, un tel ami... oh que ça me blessait.

En passant à cette trahison, un petit feu s'était commencé au coeur, qui pendant des jours, consumait le ventre et la gorge, et m'étouffait.

Je l'ai confronté, finalement, en l'accusant d'abuser de ma confiance. Ces mots ont déclenché une chute animée, qui piquait et lançait sans ma volonté. J'ai reconnu que mes attaques étaient peu raisonnables, injustes, même ridicules; mais je continuais, ivre du pouvoir blessant de mes mots.

Quand j'étais épuisée, vidée d'amertume, j'ai osé regarder son beau visage, blafard à la lumière cruelle des tubes fluorescentes; qui portait une expression inconnue d'une froide indifférence qui me faisait soudainement peur. Sans un mot il s'est retourné et s'en est allé.

Quelques mois plus tard, je l'ai rencontré par hasard. Il était avec un groupe d'amis que je ne connaissais pas, parlant, riant, la lumière au visage. Je me suis approché de lui dans l'espoir insensé de lui parler. Je lui ai demandé ce qu'il faisait récemment. Jetant sur moi son regard mort, son visage assombri, il a répondu platement, «Rien» et il s'est tu.

Dehors, j'ai marché sans direction, sans but. La lumière des phares éclairait les légers flocons qui tombaient, leur donnant de l'éclat et de la définition. Cette brillance passagère s'est éteinte et la neige me semblait être que de minuscules larmes cinglantes sur mon visage.

Conte/nouvelle/fable 12e année
Barbara von Tigerstrom
Hairy Ainlay Comp. High School (Edmonton)

LE SOLITAIRE

Tu peux crier aux rocs aux cailloux
Hurler au galet.
Galet arrondi, au repos.
Mer qui empiète sur la plage, granules, grains
Galet accablé, resserré par la mer qui T'oublie
Tu peux murmurer doucement au galet.
Galet de chaussée.
Brouillard, jetant une faible lueur sur le Galet d'espoir. Une lueur d'avenir.
Hurler, hurler, solitaire car la lueur est obscurcie par les ombres humaines.
Murmurer des larmes.
Tu dois toucher, vivre!
Fuir cette charade
Trouver l'honnêteté
Vivre là où l'homme n'est pas serpent,
Perdu dans ses ombres.
Éviter la mer qui se rapproche encore,
Emportant ses amis fiers qui te
balaient partout, sans te connaître.
La mer qui t'étouffe imperceptiblement
Chanter! Hurler ton cantique
Car la lueur est née encore
La pluie tombe au sol et soulage ses blessures,
Apaise le galet, réveille l'esprit de ton corps.
Chante doucement pour moi qui ne T'oublie pas.
Tu es solitaire mais tu n'es pas seul.

Poésie 10e-11e-12e année
Karen Moore
Western Canada High School
(Calgary)

On peut sortir un Acadien de l'Acadie...

YVES LAVERTU

EDMONTON - Un peu plus de deux-cent cinquante personnes ont répondu à l'invitation de la Société des Acadiens et Acadiennes de l'Alberta pour venir déguster le 13 juin dernier au Centre communautaire de Bonnie Doon à Edmonton un met typique de la région natale de ces derniers: le homard.

Il s'agissait en fait d'un souper bénéfice au profit de la jeune Société fondée tout récemment.

Pour délivrer le menu tel que promis, on a fait venir par avion du nord-est du Nouveau-Brunswick les nombreuses caisses de homard pêchés une journée seulement avant leur consommation.

Il existerait, selon le président de l'organisme M. André Boudreau, environ mille membres de la communauté acadienne vivant maintenant en Alberta. En fait, les premiers Acadiens seraient arrivés dans le territoire que constitue maintenant l'Alberta vers les années 1880. Mentionnons ainsi que le premier archiviste francophone de la province était Acadien.

À l'occasion de cette rencontre sociale, le président de l'Association canadienne-française de l'Alberta M. Georges Arès a souhaité la bienvenue au sein de la francophonie albertaine à la jeune Société. La présence de la communauté acadienne au sein de la francophonie albertaine constitue la preuve, selon M. Arès, qu'il existe un multiculturalisme également francophone.

Par ailleurs, l'invité d'honneur de cette rencontre, un vétéran de la cause francophone, le sénateur acadien Jean-Maurice Simard a salué la création de cet organisme. Cela constitue une nouvelle étape selon lui dans la «saga du nouvel exil» du peuple acadien.

Le sénateur conservateur à Ottawa a également profité de l'occasion pour indiquer sa position vis-à-vis l'accord constitutionnel du Lac Meech du 3 juin dernier.

Selon ce dernier, «il faudra s'assurer que la dualité linguistique inscrite dans le texte sera au service de la francophonie hors Québec».

Celui-ci a de plus fait allusion aux revendications des dirigeants francophones hors Québec en souhaitant tout comme eux que le texte constitutionnel n'oblige pas uniquement à «préserver» mais également à promouvoir les intérêts et les droits des communautés francophones hors Québec.

♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

Adélard Poirier de St-Paul, «La Sagouine de l'Ouest».

Programme des Fêtes du 75ième anniversaire de l'Arrivée des Pionniers dans la région de Rivière-la-Paix (1912 - 1987)

Le vendredi 19 juin 1987

Soirée:
- *19h00* *Ouverture du Beer Garden*
- *20h30* *Soirée Amateur*
- *22h00* *Danse avec Diamond Willow*
- *24h00* *Buffet*
- *02h00* *Fin du Beer Garden*

Le samedi 20 juin 1987

Avant-midi: *Libre*

Après-midi:
- *13h00* *Ouverture officielle au Parc Maisonneuve*
- *13h15* *Arrivée des Pionniers*
- *14h15* *Départ de la parade*
- *16h30* *Arrivée à la place du 75ième*
- *16h35* *Souper*

Soirée:
- *18h00* *Ouverture du Beer Garden*
- *19h30* *Soirée Amateur*
- *21h15* *Danse avec Nexus*
- *24h00* *Buffet*
- *02h00* *Fin du Beer Garden*

Le dimanche 21 juin 1987 *(le matin)*
- *08h00* *Déjeuner aux crêpes*
- *11h30* *Grande Messe à l'ancienne*
- *13h00* *Dîner*
- *14h30* *Cérémonie de fermeture*

Ces fêtes auront lieu au Sportex de Donnelly
Les 19, 20 et 21 juin 1987

N.B.: Pendant toute la durée des Fêtes, il y aura une exposition historique au 2ième étage du Sportex de Donnelly. D'autres activités seront organisées sur le terrain.

P.S.: Ce programme est sujet à changement.

LA SOCIÉTÉ DU FESTIVAL BONNYVILLOIS

La Société du Festival Bonnyvillois met sur pied cette année, la deuxième édition de son festival, qui se tiendra les 19, 20 et 21 juin 1987.

La plupart des activités se tiendront au Centre culturel de Bonnyville, et dans la rue en face du Centre qui sera fermée à cette fin.

Voici la liste des activités majeures.

Le vendredi 19 juin
- 9h à 12h - Animation de clowns dans la rue, pour les jeunes de l'école primaire.
- 13h à 16h - Animation dans la rue - Concours de «sciotteux»
- 18h - Cérémonie d'ouverture
  - Souper
  - Café du président
  - Danse
  - Goûter à minuit
  - 15$ / personne

Le samedi 20 juin
- 12h - Ouverture des kiosques
  - Exposition des différentes associations francophones et d'artistes francophones.
  - Café chantant à l'extérieur
- 15h30 - Partie de balle-molle (terrain de l'école B.C.H.S.)
- 18h - Souper B.B.Q.
- 20h - Casino-Fun (argent fictive)
- 12h - Goûter
- (18h à 12h) 15$/personne

Le dimanche 21 juin
- 10h30 - Messe à l'église de la paroisse St-Louis *Participation spéciale des membre de l'A.C.F.A. et des membres du Festival Bonnyvillois*
- 11h30 - Brunch au Centre culturel par les Anti-Coquilles (F.J.A.) de Bonnyville
- 14h30 - Gala de la région des lacs au théâtre Lyle Victor Albert
  - Légende d'Avenir avec artistes locaux
  - Fermeture du Festival

Rencontre Jeunesse 87
est à la recherche

D'animateurs/trices de camps d'été

Les candidat(e)s devront:
- Avoir de l'expérience ou des connaissances dans l'animation de groupe.
- Être habitué(e)s à travailler avec des enfants.
- Maîtriser la langue française parlée et écrite.
- Démontrer un esprit de «leadership».

Le fait de posséder des certificats en natation et en premiers soins sont des atoûts.

Cuisiniers/ères pour le camp

Les candidat(e)s devront:
- Avoir de l'expérience dans la cuisine pour groupe.
- Être capable de faire des menus équilibrés.
- Il est à noter que la cuisine sera nouvellement aménagée pour la tenue des camps.

Salaire à discuter.

Les employé(e)s du camp seront logé(e)s et nourri(e)s

Les personnes intéressé(e)s doivent faire parvenir un curriculum vitae à:

Rencontre Jeunesse 87
C.P. 414
Bonnyville, Alberta
T0A 0L0



Depuis 1928

Le rêve de Myriam

ANNIE BEZEAU

FALHER - Le 6 juin dernier, avait lieu à Falher le premier Sommet de la Francophonie de Rivière La Paix.

Ce sommet, rendu possible grâce à une subvention du Secrétariat d'Etat, avait pour but de réfléchir sur l'évolution de la francophonie dans ce coin de pays et sur son avenir.

Six sujets étaient à l'ordre du jour: l'éducation, la culture, le développement communautaire et économique, le rôle de la femme d'aujourd'hui, la jeunesse et nos paroisses. Une cinquantaine de personnes se sont donc divisées en ateliers et ont réfléchi sur le sujet qui leur était cher.

La journée a débuté par un mot de bienvenue de la part du président de l'A.C.F.A. régionale, M. Gertrand Perron, qui a ensuite cédé la parole à l'invitée d'honneur de la journée, l'ex-présidente de l'A.C.F.A. provinciale et personnalité native de la région, Mme Myriam Laberge.


Mme Myriam Laberge

Dans un discours très émouvant, elle nous a parlé des gens de son pays, ces gens de paroles, avec de grandes possibilités. Ces gens fiers, qui sont devenus avec le temps, un des groupes les plus avancés qui soit dans le domaine de l'agriculture. Elle nous a parlé de la culture typique à la population de Rivière La Paix, une culture unique au monde, qui fête cette année ses 75 ans. Elle nous a parlé de cette langue, caractéristique à la région, mais langue en danger.

Mme Laberge a ensuite poursuivi avec ses rêves pour la région qui vit encore dans son coeur. Son rêve que la culture propre à Rivière La Paix soit exportée et devienne un signe personnel, son rêve que la région s'épanouisse en français, à tout jamais.

Après son discours, Mme Laberge a reçu une ovation debout et tous les gens présents étaient maintenant prêts à réfléchir toute la journée sur les rêves de Myriam, et sur leurs rêves....

PRIÈRE AU ST-ESPRIT

St-Esprit, Toi qui éclaircis tout, qui illumines tous les chemins pour que je puisse atteindre mon idéal, Toi qui me donnes le don divin de pardonner et d'oublier le mal qu'on me fait, et qui es avec moi dans tous les instants de ma vie, je veux pendant ce court dialogue Te remercier pour tout et confirmer encore une fois que je ne veux pas me séparer de Toi à jamais, même malgré n'importe quelle illusion matérielle. Je désire être avec Toi dans la gloire éternelle. Merci de Ta miséricorde, envers moi et les miens. (La personne devra dire cette prière trois jours de suite. Après les 3 jours, la grâce demandée sera obtenue, même si cela pourrait paraître difficile. Faire publier aussitôt que la grâce a été obtenue. Au bas, mettre les initiales de la personne exaucée). C.J.

Les gagnants du Concours littéraire 1987 de l'A.E.B.A.

(suite de la page 1)

année, et Annik Charbonneau, de l'Ecole J.H. Picard d'Edmonton, pour la 11e année. Nos félicitations, mesdemoiselles!

La bourse de $50, réservée à l'élève du secondaire 1er cycle (7e à 9e année) qui a soumis le travail jugé de la plus haute qualité littéraire, n'a pas été attribuée cette année, faute de candidats. Nous le regrettons.

Pour une première fois, le Bureau du Québec à Edmonton a consenti à aider le Concours en nous octroyant cette année la somme de $500 pour aider à défrayer le coût des prix. Le Bureau s'est même engagé à maintenir cet octroi à l'avenir pour supporter la bourse de $500. Nous voulons en remercier M. Jacques Lévesque du Bureau du Québec, ainsi que M. Alain Nogue.

Nous tenons à remercier tous les jeunes qui ont participé à notre Concours. Merci aux professeurs et aux parents de l'encouragement et de l'aide qu'ils ont su prodiguer à nos jeunes. Merci aux membres du jury: M. Guy Goyette, Mme France Levasseur-Ouimet et Soeur Carmel Joly, s.a.s.v. Merci au Bureau de l'A.C.F.A. de sa précieuse collaboration lors du lancement de notre 15e concours. Merci à Ernest Lefèbvre qui s'est occupé –encore une fois– de la préparation et de la distribution des prix. Merci enfin au Franco de son aimable collaboration

le Comité du Concours '87

Yolande Labbé
Louise Lavallée
Ernest Lefèbvre
Gérard Moquin
Alain Nogue
Claude Roberto
Denis Tardif
Yvette Tellier



Conseil national de commercialisation des produits agricoles — National Farm Products Marketing Council

EN CE QUI CONCERNE LA TENUE D'UNE AUDIENCE PUBLIQUE VISANT À ÉVALUER LES MÉRITES DE LA CRÉATION D'UN OFFICE NATIONAL POUR LES POMMES DE TERRE

AVIS DES DATES ET ENDROITS DE L'AUDIENCE

Le CONSEIL NATIONAL DE COMMERCIALISATION DES PRODUITS DE FERME donne, par le présent, avis que les séances de l'audience publique visant à évaluer les mérites de la création d'un office national pour les pommes de terre reprendront à 10h (heure locale), aux endroits et dates indiqués ci-dessous :

les 16, 17 juin 1987	• l'Auberge des Gouverneurs 3030, boulevard Laurier Sainte Foy (Québec)
les 23, 24 juin 1987	• l'hôtel Delta Winnipeg 288, avenue Portage Winnipeg (Manitoba)
le 26 juin 1987	• l'hôtel Ramada Renaissance 10155, rue 105 Edmonton (Alberta)
le 29 juin 1987 (commencera à 9h30)	• l'hôtel Richmond Inn 7551 Westminster Highway Richmond (Colombie-Britannique)
les 15, 16, 17 juillet 1987	• l'hôtel Skyline 101, rue Lyon nord Ottawa (Ontario)

Si le temps le permet, les personnes desirant offrir leurs commentaires pourront le faire au cours de chaque session de l'audience.

Canadä

Travaux publics Canada — Public Works Canada

Appel d'offres

LES SOUMISSIONS CACHETÉES portant sur les travaux ci-dessous et adressées au Gestionnaire, Finance et Administration, Travaux publics Canada, Bureau 632, 220, 4e avenue, S.-E., Calgary (Alberta) T2G 4X3, téléphone (403)292-5637, seront reçues jusqu'à 14h (H.A.M.), à la date indiquée. On peut se procurer les documents de soumission aux bureaux du Ministère énumérés, sur versement du dépôt exigé.

PROJET

N° 800043 - pour AGRICULTURE CANADA
Calgary (Alberta)
Laboratoire de production et d'inspection d'aliments

Date limite: 31 juillet 1987

Dépôt: **500$**

On peut se procurer les documents de soumission aux endroits suivants: pièce 200, 2e étage, 9925, 109e rue, Edmonton, (Alberta); pièce 632, Immeuble Harry Hays, 220, 4e avenue, S.E., Calgary (Alberta); 1166, rue Alberni, Vancouver (C.-B.); 1100 Immeuble Motherwell, 1901, avenue Victoria, Regina (Saskatchewan); 2221, Hanselman Court, Saskatoon (Saskatchewan); 201, Immeuble Fédéral, 269, rue Main, Winnipeg (Manitoba); 12ème étage, 4900, rue Younge, Willowdale (Ontario). On peut consulter les documents de soumission aux bureaux de l'Association des constructeurs à Edmonton et Calgary (Alberta); à Vancouver (C.-B.); à Winnipeg (Manitoba); à Regina et Saskatoon (Saskatchewan); et à Willowdale (Ontario).

BUREAU DÉPOSITAIRE DES SOUMISSIONS: Les sous-traitants pour les travaux de mécanique, d'électricité et de contrôle et instrumentation doivent présenter leur soumissions au Bureau dépositaire des soumissions situé au bureau de l'Association des constructeurs, 2725, 12ème rue, N.-E., Calgary (Alberta) au plus tard à 14h (H.A.M.), le mercredi 29 juillet 1987, conformément aux dispositions du document intitulé «Règles normatives concernant les pratiques des bureaux de dépôts des soumissions (pour les projets de construction d'immeubles du gouvernement fédéral)» du 7 août 1981.

INSTRUCTIONS

Le dépôt afférent aux plans et devis doit être établi à l'ordre du Receveur général du Canada. Il sera remboursé sur remise des documents en bon état dans le mois suivant l'ouverture des soumissions.

Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Canadä



Appel d'offres pour

Reconstruction de la traverse à la Rivière McLeod au mile 0,20 embranchement Luscar Industrial au mile 22,35 subdivision Mountain Park près de Cadomin (Alberta)

Les travaux consistent à excaver, fournir, placer et compacter un comblement granulaire et un étayage temporaire; transporter et placer des matériaux d'enrochement; fournir, installer et enlever une clôture à bout , construire un couronnement d'arc boutant renforcer de béton, des empatement d'arc boutant, des murs en aile et des plaques à bout; assembler et installer des écartements en acier, incluant les pallier, les boulons d'encrages, passage de marche pour les préposés au train et des plaques couvertures jointes fournies par le chemin de fer; enlever et détruire des quais en béton déjà existants et des ponts de chevalets en bois déjà existants; fournir et installer des panneaux de fermeture pré-fabriqués en béton; restauration du site du pont.

Les soumissions cachetées dans une enveloppe pré-adressée seront reçues jusqu'à 12h (midi), (H.N.M), le jeudi 9 juillet 1987.

Les documents de soumissions peuvent être obtenus au bureau de l'administrateur des contrats d'ingénierie, 15ème Étage, 10004, 104ème avenue, Edmonton (Alberta) le ou après le 18 juin 1987 sur dépôt d'un chèque certifié de cinquante dollars (50$) payable à la compagnie de chemins de fer du Canadien National. Le dépôt sera remboursé sur retour des documents en bonne condition dans les trente (30) jours de la date de la fermeture des soumissions. Pour de plus amples informations techniques téléphonez au bureau du Surintendant de la construction, Edmonton (Alberta) (403) 421-6522.

Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Transport Canada — Transports Canada
Airports Authority Group — Groupe de gestion des aéroports

Appel d'offres

LES SOUMISSIONS CACHETÉES pour les projets ou services ci-après mentionnés, adressées au **Surintendant régional, service du matériel et contrat, Région de l'Ouest, Transports Canada, pièce 5-157, 9820, 107ème rue, Edmonton (Alberta) T5K 1G3** et endossées avec le nom et le numéro du projet seront reçues jusqu'à 14h, heure d'Edmonton, à la date limite spécifiée. Les documents de soumission peuvent être obtenus au bureau ci-dessus mentionné, téléphone 420-3932 ou télex: 037-2469, sur paiement du dépôt applicable pour chaque ensemble de documents de soumission requis sous la forme d'un chèque payable au Receveur général du Canada.

No de DOSSIER: SP4609

PROJET: Construction de routes et de stationnement de garage à l'Aéroport de Fort McMurray, Fort McMurray (Alberta)

Description des travaux: Les travaux consistent à reformer approximativement 3 600m2 de base granulaire et pavé avec un mélange d'asphalte chaud, la construction de 1600m2 de route pavée et travaux connexe.

Date limite: le 6 juillet 1987

Dépôt: 50$

Informations techniques: Mike Smith, Gérant du projet téléphone (403) 420-3919

Informations pour l'offre: Mme D. Huckin, Gérante des contrats, téléphone (403) 420-3933.

Les documents de soumission peuvent être examinés aux deux bureaux de l'Association de la construction d'Edmonton; à l'Association amalgamée de la construction de la C.-B., bureau de Vancouver; au Service des plans et construction - Burnaby; et au bureau du gérant de l'aéroport, Aéroport de Fort McMurray.

INSTRUCTIONS

POUR ÊTRE CONSIDÉRÉE CHAQUE offre doit être soumise sur les formules fournies par le Ministère et doit être accompagnée de la sécurité spécifiée dans les documents de soumission. Les soumissions doivent être soumises dans les enveloppes fournies. Les dépôts pour les documents de soumission seront remboursés sur retour des documents en bonne condition dans le mois suivant la date de l'ouverture des soumissions.

Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Canadä



UNE LECTURE DONT ON NE PEUT SE PASSER!

IMAGES D'AUTREFOIS

Groupe de Soeurs Grises de Montréal devant le premier couvent et orphelinat de St-Albert ouvert en 1863. La photo remonte à 1884. Archives provinciales de l'Alberta, collection oblate, OB 1942. Les Soeurs Grises sont les premières femmes missionnaires à être venues dans l'Ouest. Elles se dévouèrent surtout dans les domaines de l'éducation et des soins aux malades.

(Claude Roberto)
(Archiviste)

À l'horaire cette semaine

****

Samedi 20 juin

08h30 Casper
09h00 Les contes de la forêt verte
09h30 Candy
10h00 Pacha
10h30 L'Escapade
11h00 Les héros du samedi
12h00 Univers des sports
13h30 Ciné-Famille: les aventures de Tintin
15h30 Durrell en Russie
16h00 Le Téléjournal
16h05 Impact
17h00 La monde merveilleux de Disney
18h00 Baseball des Expos: Montréal à St-Louis
20h30 La semaine parlementaire
21h30 D'hier à demain
22h30 Le Téléjournal
22h50 Politique fédérale
22h55 Télé-sélection: Guerre des polices

****

Dimanche 21 juin

08h30 Woody le Pic
09h00 Rémi
09h30 Grisu, le petit dragon
09h45 Nicole et Pierre
10h00 Le Jour du Seigneur
11h00 Regards sur la nature
11h30 Les enfants du dragon
12h00 La semaine verte
13h00 Rencontres
13h30 Propos et confidences
14h00 À Communiquer
16h00 Les grandes villes du monde: Leningrad
17h00 Second regard
18h00 Le Téléjournal
18h01 Science-Réalité
18h30 La Vie Secrète des animaux
19h00 Les Beaux dimanches: Juste pour rire!
20h00 Le Téléjournal
20h25 Les Beaux dimanches: les traces du rêve.
22h45 Ciné-Club: Orphée

****

Lundi 22 juin

11h15 Caliméro
11h30 Mon ami Guignol
11h45 Madame Pepperpote
12h00 Première édition
12h05 Fariboles
12h15 Aujourd'hui en France
12h30 Avis de recherche
13h00 Reflets d'un pays. Ottawa
14h00 Cinéma: le voyage chimérique
16h00 Fraggle Rock
16h30 Les Schtroumpfs
17h00 Histoires d'hier et d'aujourd'hui
18h00 L'Alberta ce soir
18h30 Film: la sculpture (2e)
19h00 Les maîtres de l'animation
19h30 Festival Hitchcock: L'étau.
22h00 Le Téléjournal
22h26 Le Point
23h00 Cinéma: Quelle joie de vivre. (Comédie) (It. 61)

****

Mardi 23 juin

11h15 Les aventures de l'ours Colargol
11h30 Les gamins de Bulgarie
12h00 - 12h30 Voir lundi
13h00 Reflets d'un pays. De Matane
14h00 Cinéma: Aurore l'enfant martyre
16h00 Fraggle Rock
16h30 Les nouvelles aventures de Popeye
17h00 Cette terre si fragile
18h00 L'Alberta ce soir
18h30 La Peinture (1ère de 2)
19h00 Tous les Fleuves vont à la mer (I & II)
21h00 Dallas
22h00 - 22h26 Voir lundi
23h00 Cinéma: Tous en scène. (Comédie musicale) (Amér. 53)

****

Mercredi 24 juin

09h45 Grisu, le petit dragon
10h00 La messe de la St-Jean
11h30 Pierre, Fabien & Cie
12h00 Fariboles
12h15 Aujourd'hui en France
12h30 Avis de recherche
13h00 Reflets d'un pays: De Rouyn-Noranda
14h00 Le temps de vivre
15h30 Le paradis des chefs
16h00 Fraggle Rock
16h30 Il était une fois l'espace
17h00 Histoires de l'histoire
18h00 L'Alberta ce soir
18h30 Grands Films: Maria Chapdelaine
20h30 Le Téléjournal
20h50 Le Point
21h30 Une culture grande comme le monde
23h13 Cinéma: Mario (Drame canadien de 1984)

****

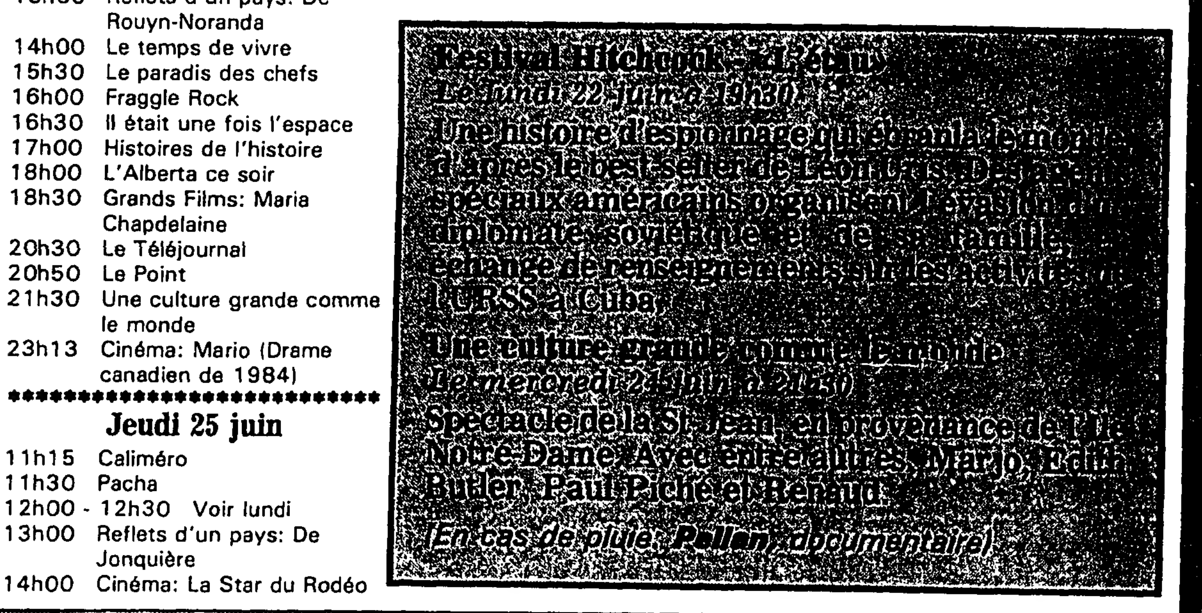
Jeudi 25 juin

11h15 Caliméro
11h30 Pacha
12h00 - 12h30 Voir lundi
13h00 Reflets d'un pays: De Jonquière
14h00 Cinéma: La Star du Rodéo (Amér. 78)
16h00 Fraggle Rock
16h30 Letty
17h00 Chaplin inconnu
18h00 L'Alberta ce soir
18h30 Film; la peinture (2e)
19h00 Baseball des Expos: Montréal à Pittsburg
21h30 Génies en herbe.
22h00 - 22h26 Voir lundi
23h00 Cinéma: Coeurs à l'envers (Drame) (Can. 81)

****

Vendredi 26 juin

11h15 Mon ami guignol
11h30 Orzowei ou l'enfant de la forêt
12h00 - 12h30 Voir lundi
13h00 Reflets d'un pays: De Sherbrooke
14h00 Histoire de trains
15h00 Regards sur la nature
15h30 Roquet Belles oreilles
16h00 Fraggle Rock
16h30 Demetan, la petite grenouille
17h00 Histoires d'hier et d'aujourd'hui
18h00 L'Alberta ce soir
18h30 À communiquer
19h00 Les maîtres de l'animation
19h30 Cap Danger
20h00 Les Veuves
21h00 Documentaires canad'ens Histoires à suivre...
22h00 - 22h26 Voir lundi
23h00 Cinéma: Nous sommes du Jazz. (Comédie musicale) (Sov. 83)



CAMP RÉSIDENTIEL FRANCOPHONE

Site: Clyde (localité située dans la région de Morinville-Legal) - 1 heure de route d'Edmonton

Capacité d'accueil: 20 .... **Hébergement:** tente

Programme Camp d'été

Périodes	Clientèle/âge	Inscription/séjour
1. 9 août au 14 août	mixte - 9 à 10 ans	130$
2. 16 août au 21 août	mixte - 11 à 12 ans	130$

Inscription

Nom de l'enfant: ________

Âge: ________

Adresse: ________

________ Code Postal: ________

Nom du parent: ________

Téléphone: (rés.) ________ (bur:) ________

En cas d'urgence, contactez: ________

N° d'assurance maladie: ________

***Frais d'inscription: 160$** par enfant par semaine, s.v.p. adresser votre chèque ou mandat poste à l'ordre de l'ACFA régionale d'Edmonton, 8925, 82ème avenue #100, Edmonton (Alberta) T6C 0Z2.*

L'ACFA régionale d'Edmonton ne remboursera aucun frais d'inscription après le début de la semaine à laquelle votre enfant est inscrit.

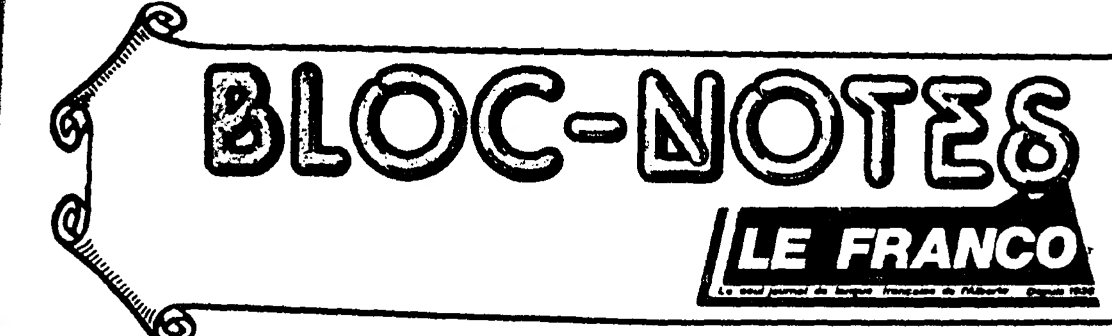
Un autre projet de l'A.C.F.A. régionale d'Edmonton.

N.B. Pour plus d'informations composez le 469-4401

PRIÈRE AU ST-ESPRIT

St-Esprit, Toi qui éclaircis tout, qui illumines tous les chemins pour que je puisse atteindre mon idéal, Toi qui me donnes le don divin de pardonner et d'oublier le mal qu'on me fait, et qui es avec moi dans tous les instants de ma vie, je veux pendant ce court dialogue Te remercier pour tout et confirmer encore une fois que je ne veux pas me séparer de Toi à jamais, même malgré n'importe quelle illusion matérielle. Je désire être avec Toi dans la gloire éternelle. Merci de Ta miséricorde, envers moi et les miens. (La personne devra dire cette prière trois jours de suite. Après les 3 jours, la grâce demandée sera obtenue, même si cela pourrait paraître difficile. Faire publier aussitôt que la grâce a été obtenue. Au bas, mettre les initiales de la personne exaucée). **Y.B.**

CARTES D'AFFAIRES ET PROFESSIONNELLES





La ligne des Bonnes Nouvelles

Appelez ou écrivez au journal afin de faire part de la tenue d'événements à buts non-lucratifs se déroulant dans votre communauté. Une courtoisie de AGT.



Le 24 JUIN - RETROUVAILLES '87 - Cette année, il faut se retrouver et fêter la St-Jean ensemble. Le 24 juin c'est l'ouverture de la Semaine francophone qui débutera par un spectacle de grande envergure mettant en vedette plusieurs talents de Calgary tels que: La Voix de Rocheuses, Claude Langlois, Les Gigueurs de Calgary, Denise Withnell, Eddy Cormier, Jean-Pierre Doucet, Sylvie Gignac, Charlie Chiasson, Eric Tremblay et Jocelyne d'Amour. Le spectacle sera suivi d'une danse et d'un léger goûter. Le tout se déroulera au Centre Culturel du 3015, 15ème rue N.E., au coût de 8$ par personne. Le spectacle débutera à 20h. Soyez-y, c'est important les retrouvailles! Informations et réservations: 228-4095.

VENTE DE DÉMÉNAGEMENT - Stéréo Electronic avec 4 hauts-parleurs et cassettes 8 pistes: 150$; Cage d'oiseaux ronde sur pieds: 10$; Congélateur debout de marque Hot-Point, 14,8 pieds cubes: 150$; Congélateur couché, 10 pieds cubes: 150$; 2 bureaux avec carte géographique, 3 tiroirs propres: 60$ chacun; 1 téléviseur noir et blanc de marque Sylvannia, 10 pcs: 35$; 1 Bar-B-Q au gaz propane: 75$; Un ensemble de pots à café, sucre, farine, une boîte à pain et une poubelle: 35$ pour l'ensemble; balançoire d'enfants: 80$; chaise berçante pour enfants: 7$; jouets: petite chaise haute, panier d'épicerie, lits d'enfants: 8$ chacun. Demandez Suzanne au 948-2632 (Airdrie)

JEUNE FILLE de 15 ans offre ses services comme gardienne pour tout l'été. Demandez Jean-Pierre: 245-8524

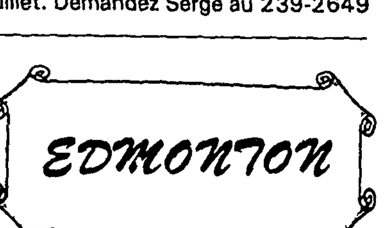
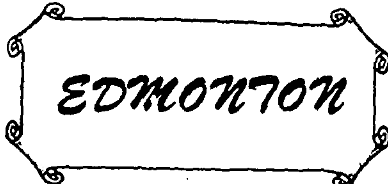
Une personne propre et énergique demandée comme AIDE-MÉNAGÈRE pour jeune famille francophone, à temps plein ou à temps partiel. Logée ou non pour le mois de novembre 1987. Appelez au 249-4378.

RECHERCHE une gardienne à temps partiel. Contactez Lise au 295-8168.

DAME ferait ménage dans les maisons privées, demandez Mme Langevin au 277-7601

Je FAIS des coupes de cheveux, des permanentes et des teintures à la maison. Demandez Lucille au 285-5356

TRANSPORT POUR QUÉBEC départ de Calgary, halte à Montréal et ensuite direction Québec. Départ le 1er ou 2 juillet. Demandez Serge au 239-2649

Journée de remerciement des bénévoles... L'ASSOCIATION DES SCOUTS ET GUIDES DE L'ALBERTA tiendra une journée de remerciement pour ses bénévoles qui aura lieu le 20 juin 1987 au King Edwards Community Hall. Ces activités suivantes auront lieu: Un goûter, des activités de plein air, un cocktail, le souper PORC RÔTI et une présentation aux bénévoles 1987. Le tout sera suivi d'une soirée sociale. 23/6

ATTENTION!!! Le mercredi 24 juin dès 18h au Théâtre Popicos. La bière en fut de la Saint-Jean! (...et le cadeau de départ de Suzette & Maurice) - Passez le mot à NOS AMIS...! 30/6

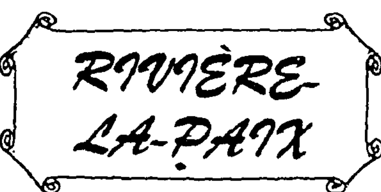
COURS de PREMIERS SOINS en français les 4 et 5 juillet de 8h30 à 16h30. Pensons à notre sécurité! Pour plus de renseignements, appelez Jean au 469-4401 7/7

À LOUER logement Quartier «Ritchie» Co-op Quartier du Collège 4-Plex, 3 chambres à coucher sur 2 étages 530$/mois, personne à contacter: Nicole 439-9099. 30/6

La pré-maternelle Francophone d'Edmonton, l'école enfantine est à la recherche d'un professeur à temps partiel pour enseigner à des enfants de trois ans. Si vous êtes intéresser, contactez Yvonne au 463-3402 ou faire parvenir votre curriculum vitae au bureau de l'ACFA régionale d'Edmonton avant le mois de septembre 1987. 14/7

GARDIENNE adulte RECHERCHÉE à temps partiel pour un petit garçon de 5 mois. Je demeure dans la partie nord d'Edmonton. Reçus exigés. Appelez après 17h à 478-9310. 14/7

CAMP THÉÂTRE EN PLEIN AIR - Organisé en collaboration avec la Boîte à Popicos et l'Éducation permanente de la Faculté Saint-Jean. Date: du 27 juillet au 7 août 1987; lundi au vendredi de 9h à 15h30. Personne ressource: Claude Bois. Frais de scolarité: 50$. Lieu: École Maurice Lavallée. Description du cours: L'enfant mémorisera et apprendra à dire de courts textes littéraires regroupés autour d'un thème. L'enfant sera initié à des jeux créatifs à partir des méthodes d'improvisation et de mise en situation. Ce cours s'adresse aux: enfants de 8 à 12 ans. Pour de plus amples renseignements, veuillez communiquer avec: Fernande Bergeron ou France Gauvin - Éducation permanente/Faculté Saint-Jean - 8406, 91e rue, Edmonton (Alberta) T6C 4G9 - Téléphone (403) 468-1582. 30/6



À VENDRE à High Prairie (Alberta) 1/4 section, 40 acres, coupés, pilés avec un réservoir et aussi 1/4 section, 145 acres en foin avec maison 3 chambres à coucher 2 étages + établi pour travailler. Peut se vendre séparément. 523-2232 après 16h. 28/7

ST-PAUL

EXPOSITION HÔPITAL Ste-Thérèse - Le musée historique de St-Paul «Historical Museum» ouvre ses portes pour la saison d'été. Afin de souligner l'ouverture du nouvel hôpital Ste-Thérèse, le musée fait revivre les services de l'hôpital depuis sa fondation et d'autres services médicaux depuis 1907. On vous invite à visiter ces expositions entre 10h et 17h du lundi au vendredi.

Divers

L'ASSOCIATION CULTURELLE Franco-canadienne de la Saskatchewan célèbre cette année son 75e anniversaire de fondation. Au nombre des activités commémorant cet événement, l'A.C.F.C. organise un grand «Souper des Retrouvailles» le 2 août prochain dans le cadre de la Fête Fransaskoise à Prud'homme. Pour cette occasion et pour affirmer les liens qui unissent tous les francophones originaires de la Saskatchewan, l'A.C.F.C. invite tous les Fransaskois et Fransaskoises qui habitent maintenant en Alberta, à communiquer par téléphone avec son bureau provincial le plus tôt possible: au (306) 569-2188 (2 fois) nous acceptons les frais d'interurbains.





Les dossiers de l'A.C.F.A.



Pourquoi sommes-nous moins divisés?

N.D.L.R.: Nous reproduisons ci-dessous le texte de M. Gérard Pelletier paru dans le numéro d'avril 1987 de *Langue et Société*. Ce dernier donne son interprétation du sondage sur le bilinguisme au Canada et dont les résultats ont été publiés dans l'édition du 12 juin '87.

Commenter les résultats d'un sondage est toujours un exercice périlleux, surtout pour un commentateur qui éprouve une méfiance spontanée à l'égard de *tous* les sondages et de *toutes* les conclusions qu'on en tire. Que dire alors de la tâche qui consiste à commenter *l'analyse* d'un sondage, déjà effectuée par deux savants spécialistes en la matière? Elle constitue un défi redoutable, une invite à la témérité. Si je me suis laissé convaincre que je devais l'entreprendre, c'est sans doute à cause de l'intérêt très vif que je porte depuis longtemps au sujet abordé.

Langue et Société me demande. «Comment expliquez-vous les changements majeurs révélés par le sondage et qui marquent une évolution extraordinaire de l'opinion canadienne anglophone sur les questions relatives aux langues officielles?»

Me voici déjà bien embarrassé car je ne suis pas certain que ce sondage révèle une telle évolution. Nos deux analystes n'en sont pas certains eux non plus. Bien qu'ils le laissent clairement entendre, ils ne l'affirment nulle part. Leur réserve s'explique facilement: ils ne disposent en effet d'aucun point de comparaison. Pour tirer des conclusions fermes, il faudrait à tout le moins qu'un autre sondage comparable ait été pratiqueé sur le même sujet vers 1969 puisqu'on fait débuter l'évolution présumée au moment de l'adoption de la *Loi sur les langues officielles*. Or nous ne disposons pas d'une telle étude, que je sache. Et s'il en existe une, MM. Churchill et Smith ne la citent nulle part dans leur analyse.

Pour laisser entendre qu'il y a progrès, sur quoi peuvent-ils donc se fonder? Sur divers signes nombreux certes, mais plus ou moins probants.

Par exemple, ils font grand état du fait qué l'Ouest se déclare majoritairement favorable à l'existance d'un enseignement et de services hospitaliers administrés en langue française aux francophones de ces provinces. Sans le dire clairement, ils nous donnent à comprendre qu'il s'agit là d'une nouveauté par rapport à 1969. En sont-ils bien certain?

Ce qu'ils savent de 1969, c'est que *dans tout le Canada* nombre de *politiciens* anglophones, provinciaux et fédéraux, refusaient à l'époque toute idée de services en français. C'était bien connu. Je me souviens pour ma part d'un ministre de l'éducation qui m'accueillit un jour à Halifax en me déclarant sur un ton offusqué: *«Something very sad took place this week in Nova Scotia. Unilingualism raised its ugly head again»*. Comme je n'avais jamais vu l'unilinguisme anglais de cette province incliner la tête, fût-ce d'un millième de degré, je me demandais bien comment il aurait pu la relever! De quoi parlait donc le ministre? C'est *l'unilinguisme français* qui troublait son sommeil parce qu'un groupe de parents francophones étaient venus demander pour leurs enfants une école où la langue d'enseignement fût le français. Or, à la même époque et dans la même province, des parents anglophones par milliers réclamaient déjà pour les leurs des cours de français par immersion.

Peut-être se souvient-on aussi qu'Allan Blakeney, alors premier ministre de la Saskatchewan, déclara à la télévision, au cours d'une conférence constitutionnelle: «Je suis disposé à mettre en oeuvre quelques services en français. Cependant, que la minorité francophone de la Saskatchewan ne s'y trompe pas: ce n'est pas pour elle que je le ferais mais pour les francophones de passage dans nos grandes villes». Il retardait singulièrement sur l'ensemble de la population de sa province qui se montrait bien incapable de distinctions aussi subtiles et aussi mesquines.

Quand au politiciens fédéraux, les irréductibles du parti conservateur, ceux que Robert Stanfield, malgré son remarquable courage, n'arrivait pas à neutraliser, ceux-là sont bien connus. Ce qui l'est moins, c'est qu'au sein même du gouvernement libéral qui venait de faire adopter la *Loi sur les langues officielles*, bien peu de ministres anglophones acceptaient de se compromettre en public en faveur de cette mesure et quelques-uns s'y opposaient en privé avec une singulière ardeur.

Oui, dans le milieu politicien couvaient les plus bas préjugés. Comme aujourd'hui. Mais dans la population en général, un sondage aurait-il révélé le même cryptoracisme? Rien de moins sûr. Vancouver, par exemple, sous le gouvernement particulièrement coriace de W.A.C. Bennett, comptait un nombre étonnant de francophiles. Quand le premier poste français de radio voulut y célébrer son premier anniversaire de naissance en invitant ses auditeurs à lui rendre visite, les locaux exigus de Radio-Canada furent pris d'assaut par une véritable marée humaine.

Sans doute les provinces à majorité anglophone comptaient-elles chacune sa clique francophobe (comme le Québec sa clique anglophobe). Et l'opposition féroce des politiciens provinciaux à l'expansion du français fournissait sûrement des renforts aux troupes de choc de l'intolérance. Mais cela, que je sache, n'a guère changé depuis, sauf peut-être au Nouveau-Brunswick où la remontée du français était amorcée depuis 1960.

Le cas de l'Ontario présente un intérêt particulier. Pour cette province, nous disposons de sondages assez anciens qui disent substantiellement la même chose que celui commenté par MM. Churchill et Smith, à savoir que la majorité des Ontariens (comme la quasi-totalité des médias) sont prêts au changement depuis des années, en matière linguistique. Mais dans les faits, l'évolution s'opère avec une rapidité directement proportionnelle au courage politique des hommes au pouvoir, c'est-à-dire qu'à peu près rien ne bouge. Si les dirigeants politiques étaient résolus à faire périr par asphyxie l'importante communauté francophone ontarienne, comme cela s'est fait dans l'Ouest, ils n'agiraient pas autrement. «Nourrir de miettes une personne qui meurt de faim, c'est une façon sûre de la voir trépasser tôt ou tard sans effusion de sang». Je ne crois pas toutefois que la classe politique ontarienne entretienne d'aussi noirs projets; je la crois dépourvue de *tout* projet cohérent en cette matière. Ce ne sont pas des intentions malveillantes qui l'empêchent d'agir: c'est tout bonnement la peur de son ombre.

MM. Churchill et Smith affirment avec raison, sur la foi du sondage, qu'il est possible d'adopter des mesures visant à assurer, à l'extérieur du Québec et du Nouveau-Brunswick, un minimum de services sociaux essentiels, car on a la certitude de bénéficier à cet égard de l'appui de la majorité anglophone. En Ontario, les hommes politiques savent cela depuis deux décennies. Mais où sont les services hospitaliers en langue française? Même pas, me dit-on, dans les hôpitaux ontariens qui relèvent du fédéral. Les premiers que j'aie moi-même connus dans cette province remontent à la grande prospérité d'Elliott Lake, à la fin des années 50, alors que les mineurs québécois y affluaient par milliers pour travailler dans les mines d'uranium. Un obstétricien d'origine québécoise m'avait confié (je me trouvais là comme journaliste en reportage): «À l'hôpital, on exige que mes patientes s'adressent en anglais aux infirmières, même quand celles-ci comprennent le français. Comme il s'agit de jeunes accouchées, des femmes en pleine santé, je les mobilise comme militantes. Je leur dis: «Demandez la bassine en français. Et si l'on refuse de vous l'apporter, souillez votre lit». Mieux qu'une campagne d'opinion, cette stratégie produit sans délai d'étonnants résultats...»

Est-ce l'impatience ou le réalisme qui m'empêche de croire que le français a fait au Canada des progrès «extraordinaires», au cours des vingt dernières années?

Une conclusion s'impose pourtant hors de tout doute, quand on a pris connaissance du sondage dont il est ici question: la vision d'un Canada profondément divisé, partagé entre francophones fanatiquement nationalistes et anglophones majoritairement racistes et intolérants, cette vision qui menaçait de s'imposer, jadis et naguère, ne correspond plus, de toute évidence, à la réalité contemporaine.

Une majorité de Canadiens paraît disposée, du moins en théorie, à prendre en compte la dualité canadienne. Chez les francophones du Québec, cette majorité est une quasi-totalité. Chez les anglophones des autres provinces (le sondage ne nous renseigne pas sur les sentiments des anglophones québécois), la tolérance est moins assurée, varie d'une région à l'autre, se révèle, sur certains points, minoritaire dans les plaines de l'Ouest et en Colombie où la majorité des citoyens ne sait même pas encore, en 1986, que le français est une langue officielle au Canada. Il reste donc une longue route à parcourir.

Mais enfin, les tendances révélées par le sondage montrent que dans leur ensemble, les Canadiens ne sont pas en état de belligérence linguistique. Au contraire, la connaissance et l'usage des deux langues officielles leur paraît désirable, même quand ils n'en conaissent eux-mêmes qu'une seule. La même majorité qui a laissé ses gouvernements déposséder les Métis et exécuter Louis Riel, imposer l'inique règlement 17 aux francophones de l'Ontario, violer la Constitution au Manitoba pendant quatre-vingt-dix ans pour se débarrasser du français, proclamer en Saskatchewan: *«The sole language of instruction shall be English»*, etc. etc., cette même majorité reconnaît aujourd'hui comme une richesse que voisinent dans notre pays deux langues différentes. Elle n'approuverait probablement pas que ses représentants élus ravivent la persécution active, même si elle tolère assez passivement que deux poids et deux mesures continuent en pratique de s'imposer dans la vie quotidienne. Des milliers de parents anglophones inscrivent leurs enfants aux programmes immersifs, ce qui constitue une nouveauté authentique, indiscutable. Pour briguer la direction d'un parti fédéral, il faut savoir au moins baragouiner le français, ce qui est également nouveau.

Comment expliquer ce cheminement?

Pour ce qui touche les francophones, ils n'ont guère cheminé. Depuis longtemps, la nécessité les force à reconnaître l'importance de l'anglais. Depuis longtemps aussi les brimades subies aux mains de la majorité canadienne les a rendus conscients des méfaits de l'intolérance; ils n'ont jamais voulu faire subir à leur minorité le sort qu'on leur faisait à eux-mêmes. Aucun gouvernement québécois n'a jamais piétiné les droits linguistiques des anglophones à combattre la survie du français sur leur territoire.

Au canada anglophone, nous avons parcouru, selon toute apparence, une assez longue route. Et dans la bonne direction. Qu'est-ce qui explique ce changement de cap?

Au risque d'étonner lectrices et lecteurs, j'attibuerai à l'influence américaine la responsabilité première de l'évolution qu'on observe, en matière linguistique, chez nos compatriotes de langue anglaise. Un dicton français bien connu conseille: «Cherchez la femme!» Quand il s'agit d'interpréter un phénomène culturel qui se produit chez les anglophones canadiens, il faut d'abord et avant tout «chercher l'Américain».

Consciemment ou non, nos compatriotes de langue anglaise trouvent presque toujours leur inspiration outre-frontière. Or, nos voisins du sud ont redécouvert, depuis vingt ans, l'utilité, voire la nécessité de parler plus d'une langue. Le *New York Times* affirmait, dans un supplément sur l'éducation publié le 4 janvier dernier: «Il y a des années que l'apprentissage des langues étrangères dans nos établissements d'enseignement n'a joui d'une telle faveur. C'est ainsi qu'au congrès annuel de la Modern Language Association à New York, on apprenait il y a un mois la création de 777 postes d'enseignant dans le secteur collégial. Il s'agit là d'une augmentation de plus de 50% en deux ans, et, en chiffres absolus, du plus grand nombre de postes jamais créés. Par ailleurs, en Caroline du Nord, l'Assemblée législative a ordonné à tous les districts de dispenser l'enseignement des langues étrangères de la maternelle au secondaire. Enfin, à partir de l'an prochain, le réseau de la California State University exigera de tous les candidats à l'admission en première année qu'ils aient poursuivi avec succès, pendant deux ans, l'étude d'une langue étrangère».

«Cette tendance n'est pas seulement le fait des gouvernements des États: elle se nourrit aussi de la volonté du Congrès et des milieux d'affaires. Dans un monde où la concurrence se fait de plus en plus forte, ceux-ci s'inquiètent en effet de ce qui le pays ait souffert, sur le plan tant du commerce que de la stratégie, de l'incapacité de la plupart des Américains à maîtriser une autre langue».

Voilà qui donne à réfléchir, surtout quand de tels propos nous arrivent d'un pays résolument unilingue...

Je mettrais sur le même pied comme facteur d'évolution l'adoption de la *Loi sur les langues officielles* et la création du Commissariat. Jusque-là, le Parlement fédéral éprouvait un tel embarras à traiter de la question linguistique qu'il s'empressait, dès qu'elle était soulevée, de la balayer sous le tapis. La majorité parlementaire anglophone considérait même comme *divisive* et de mauvais goût qu'on y fît la moindre allusion. Or la Loi, d'une part, a dissipé ce brouillard et créé des obligations précises qui ont provoqué une véritable révolution (pas encore complétée) dans les pratiques du gouvernement fédéral. D'autre part, le Commissaire est là désormais pour tenir en éveil la conscience des gouvernants et pour empêcher que les problèmes linguistiques ne soient pas *oubliés* comme on les oubliait naguère si facilement.

Second facteur par ordre d'importance: le racisme a désormais très mauvaise réputation. Flagrant ou clandestin, conscient ou inconscient, économique ou culturel, il est discrédité. Jusqu'en 1945, on pouvait encore dire (et penser) tout haut: *«Speak white»* ou «Sale nègre» sans perdre l'estime normale qu'on se porte à soi-même. Mais à compter de cette date, avec les «découvertes» successives de l'holocauste, de la ségrégation aux États-Unis et de l'apartheid sud-africain, c'est devenu presque impossible. Depuis 1960, les comportements racistes ne se rencontrent plus guère que chez les victimes de désordres psychiques. Ai-je tort de croire que le sondage reflète aussi cette évolution-là? Même quand on éprouve de fortes pulsions racistes, on s'efforce désormais de les contenir.

Peut-être aussi certaines réponses au sondage sont-elles aujourd'hui différentes de ce qu'elles auraient été voilà vingt ans, parce que l'enseignement des langues s'est amélioré? En ce qui concerne les cours d'immersion, le progrès est indéniable. De toute façon, cet enseignement ne pouvait guère régresser: il était, dans les années 60, au plus bas niveau imaginable. Je me souviens de l'aveu que me fit un soir Bill Davis, alors ministre ontarien de l'Éducation: «Tu sais à quel problème je dois faire face? Mon ministère emploie *six mille* professeurs de français dont *quatre mille* ne parlent ni ne comprennent cette langue». Autre exemple, celui d'un collègue, député néo-démocrate de la Colombie, qui tenait à s'asseoir près de moi, au comité des affaires culturelles, en 1966, parce qu'il avait besoin d'un interprète pour pallier les faiblesses de la traduction simultanée. À la moindre défaillance du système, il se trouvait complètement perdu, incapable de saisir le sens de la phrase française la plus simple. Je traduisais pour lui seul, mot à mot. Le manège durait depuis des semaines et nous étions devenus de bons amis quand je m'avisai un jour de lui demander ce qu'il faisait «dans le civil», avant son élection. Il rougit, jeta autour de lui un regard circulaire pour s'assurer que personne ne nous écoutait puis: «Crois-le ou non, *my friend*, me dit-il, *j'étais instituteur et j'enseignais le français!*» L'enseignement de l'anglais au Québec était-il meilleur? Sans doute un peu... mais pas davantage!

Enfin, dernier facteur dont on mesure encore mal l'importance et les effets: la conscience plus aiguë que nous avons tous aujourd'hui de la fragilité canadienne. Avant 1960, les citoyennes et les citoyens de notre pays éprouvaient une solide confiance au sujet de la cohésion du Canada. Même les sécessionnistes qui entretenaient le projet de découdre la fédération canadienne avaient l'impression de s'attaquer à un monolithe, une sorte de Gibraltar politique. La tâche leur parraissait redoutable. Arriveraient-ils jamais à inquiéter vraiment la majorité de leurs concitoyens?

Il leur a fallu, pour y parvenir, une décennie à peine. Et comme le disait M. Joseph Clark, à la veille du référendum québécois de 1980: «La victoire du *oui* ne signifierait pas la fin de la Confédération; la victoire du *non* ne marquerait pas la fin du problème». De cela même, une majorité de Canadiens a pris conscience. Il savent que le référendum n'a pas tout réglé, que seul un profond changement de l'état d'esprit majoritaire pourrait rendre possible une éventuelle solution.

Si nous tenons à notre pays, se disent-ils...